

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

LES FILMS D'ICI MÉDITERRANÉE, SERGE LALOU
ET DULAC DISTRIBUTION PRÉSENTENT

ANNÉCY 2019
PRIX FONDATION GAN
À LA DIFFUSION
WORK IN PROGRESS

III
COUP DE
CŒUR
CINÉMAS
ART & ESSAI
DE L'AFCAE



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

JOSEP

UN FILM DE AUREL



SCÉNARIO DE JEAN-LOUIS MILESI INSPIRÉ DE LA VIE ET L'ŒUVRE DE JOSEP BARTOLÍ

AVEC LES VOIX DE SERGI LÓPEZ BRUNO SOLO GÉRARD HERNÁNDEZ DAVID MARSAIS VALÉRIE LEMERCIER FRANÇOIS MOREL ALAIN CAUCHI THOMAS VOB SOPHIA ARAM PAPE BAMAR KANE XAVIER SERRANO ALBA PUJOL SILVIA PÉREZ CRUZ EMMANUEL VOTTERO
PRODUIT PAR SERGE LALOU COPRODUIT PAR JORDI B. OLIVA PRODUCTION EXECUTIVE PAR CATHERINE ESTEVES COPRODUIT PAR CATHERINE ESTEVES ANNEMIE DEGRYSE ÉTIENNE JAXEL-TRUER MATTHIEU LIEGÉDIS ÉRIC SERRÉ FLAVIO PÉREZ ET SOPHIE MARRON RAUL CARDO PÉREA ET TIM MARTIN PRODUCTEURS ASSOCIÉS GUILHEM PRAIZ
JUAN CARLOS CONCHA RIVEROS SÉBASTIEN DEURDILLY ET JOHAN DE FARIA EN COPRODUCTION AVEC FRANCE 3 CINÉMA AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS EN COPRODUCTION AVEC BELGA PRODUCTIONS EN ASSOCIATION AVEC PALATINE ÉTOILE 16 DIRECTEUR DE PRODUCTION ULRICH FRÉMONT CONSEILLER DISTRIBUTION ET VENTE JEAN-PAUL COMMIN
SCÉNARISTE JEAN-LOUIS MILESI MUSIQUE ORIGINALE PAR SILVIA PÉREZ CRUZ RÉALISATEUR TECHNIQUE FRÉDÉRIC CHAILLOU PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR JUAN CARLOS CONCHA RIVEROS UN FILM DE AUREL DISTRIBUTION PAR DULAC DISTRIBUTION

Logo of Dulac Distribution

DOSSIER RÉALISÉ PAR

mémorial

du camp de rivesaltes

Toute reproduction ou représentation des photographies présentées dans ce dossier par quelque moyen que ce soit, imprimé ou numérique, à titre gratuit ou payant, est subordonnée à l'autorisation du photographe ou de ses ayants droits.



SOMMAIRE

LA PRÉSENTATION DU DOSSIER	4
1. LA PRÉSENTATION DU FILM	6
2. LE CONTEXTE HISTORIQUE	8
A. La guerre d'Espagne et la Retirada.....	9
B. Documents iconographiques présentant les conditions de vie	19
C. Extraits de témoignages de républicains espagnols.....	26
D. Articles de presse de l'époque.....	29
3. LES PISTES D'APPROFONDISSEMENT	30
Thème I: Josep Bartolí et Aurel : deux dessinateurs de presse	31
I. Le dessin de presse.....	31
II. Biographies.....	32
III. La genèse du projet	35
Thème II : Le dessin comme témoignage et comme acte de résistance	36
I. Les dessins des camps	36
II. Dessins de Bartolí	38
III. Dessins d'Aurel.....	40
Thème III : Des témoignages à la littérature	42
4. LES PROPOSITIONS D'ACCOMPAGNEMENT PÉDAGOGIQUE	58
I. Les visites accompagnées	59
II. Les ateliers.....	59
5. LISTE TECHNIQUE ET CRÉDITS	62

LA PRÉSENTATION DU DOSSIER

Ce dossier s'adresse à des enseignants de diverses disciplines (Histoire-Géographie, Espagnol, EMC, Lettres, Arts Plastiques, Cinéma-Audiovisuel...) et présente des documents mettant en perspective les déplacements forcés de populations et l'exil d'hier et d'aujourd'hui en fonction des projets pédagogiques qu'ils souhaiteraient élaborer dans le cadre de leur venue.

Les enseignants du service éducatif (histoire-géographie, lettres, philosophie, espagnol) se tiennent à la disposition des enseignants pour toute question relative à leur projet pédagogique :

- Par téléphone au standard du Mémorial au 04 68 08 39 70
- Par mail : service.educatif@memorialcamprivesaltes.fr

1. LA PRÉSENTATION DU FILM

JOSEP est un long métrage d'animation réalisé par Aurel et écrit par Jean-Louis Milesi. Le film est inspiré de la vie et de l'œuvre de Josep Bartolí, combattant antifranquiste et dessinateur exilé en France durant la *Retirada* en février 1939.

RÉSUMÉ

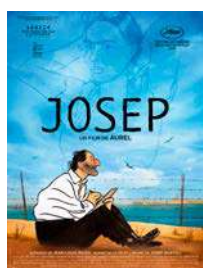
Février 1939. Submergé par le flot de Républicains fuyant la dictature franquiste, le gouvernement français les parque dans des camps. Deux hommes séparés par les barbelés vont se lier d'amitié. L'un est gendarme, l'autre est dessinateur. De Barcelone à New York, l'histoire vraie de Josep Bartolí, combattant antifranquiste et artiste d'exception.

INTERPRÉTATION

Sergi López, Bruno Solo, David Marsais, Gérard Hernandez, Valérie Lemerrier, Thomas VdB, Sílvia Pérez Cruz, François Morel, Sophia Aram, Alain Cauchi...

PRODUCTION

Les Films d'Ici Méditerranée, Imagic Telecom, France 3 Cinéma, Les Films d'Ici, Upside, B-Water Studio, La Fabrique Animation, Les Films du Poisson Rouge, Lunanime, Tchack, Promenons-nous dans les bois, Les Fées Spéciales, In Efecto, CNC, PROCIREP / ANGOA, Région OCCITANIE Région NOUVELLE AQUITAINE, Région GRAND EST, Mémorial du camp de Rivesaltes, Festival Cinémed, La Revue Dessinée.



Titre : *JOSEP*
Genre : Long métrage d'animation, Fiction historique
Public : Adulte, adolescents
Pays : France, Espagne
Durée : 74 minutes
Langue : Français, Catalan, Espagnol
Date de Sortie : 30 septembre 2020

2. LE CONTEXTE HISTORIQUE



LA GUERRE D'ESPAGNE ET LA RETIRADA

INTRODUCTION

La Guerre civile espagnole est l'un des événements majeurs du XX^e siècle, s'étalant de juillet 1936 à mars 1939. Préfigurant la Seconde Guerre Mondiale, elle oppose les nationalistes aux Républicains. Sa portée dépasse le cadre de l'Espagne. Elle met à jour les faiblesses des démocraties face aux visées expansionnistes des divers régimes totalitaires présents en Europe. Elle permet à Hitler et Mussolini de favoriser la création de nouvelles armes et tactiques ; quant à Staline, c'est l'occasion d'une expérience politique et policière, qui lui permet d'augmenter l'influence de l'URSS sur l'échiquier politique international. La Guerre d'Espagne est également la démonstration du phénomène de brutalisation que connaît le XX^e siècle : la violence des belligérants alla toujours croissant, provoquant les pires atrocités envers les militaires comme envers les civils du XX^e siècle.

DE LA RÉPUBLIQUE À LA GUERRE (1931-1936)

L'avènement de la II^{ème} république espagnole (1931-1936)

Avant 1931, l'Espagne est officiellement une monarchie parlementaire, mais se trouve être, dans les faits, un régime autoritaire. Elle connaît une très forte instabilité politique.

Alphonse XIII règne depuis 1902. Roi faible, il est écarté par le général Primo de Rivera en 1923 par un coup d'État qui lui permet de s'emparer de l'essentiel du pouvoir. En 1930, le souverain décide de renvoyer Primo de Rivera car sa politique autoritaire est de plus en plus contestée. Cela ne diminue cependant pas les tensions.

Les élections municipales d'avril 1931 sont remportées par les Républicains opposés aux royalistes. La République est proclamée, Alphonse XIII décide de fuir l'Espagne.

Le Frente Popular (1936)

La II^e République n'est cependant pas plus stable. Les timides réformes engagées par la gauche républicaine ne satisfont pas les classes populaires. De leur côté, beaucoup de militaires, de religieux et de membres de la grande bourgeoisie détestent ce régime politique qui va à l'encontre de leurs valeurs conservatrices.

En 1934, la droite entre au gouvernement mais fait immédiatement face à des grèves insurrectionnelles dans les Asturies qui se terminent en bain de sang. En réaction, la gauche forme une coalition dite *Frente popular* (le Front populaire).

Durant les élections de février 1936, le *Frente popular* remporte la majorité des voix. Un nouveau gouvernement est formé sans pour autant stabiliser la situation. Commence alors une vague de violences, de grèves, d'attentats et d'assassinats. Deux camps se dessinent : d'un côté une droite conservatrice composée de fascistes, de royalistes et de religieux réclamant le retour à l'ordre, et de l'autre une gauche progressiste - voire révolutionnaire -, composée de socialistes, de communistes et d'anarchistes réclamant plus de lois sociales et une transformation en profondeur de la société espagnole.

Le soulèvement (été 1936)

La Guerre débute à la suite de l'assassinat du monarchiste Sotelo, le 13 juillet 1936. Celui-ci sert de prétexte pour déclencher un coup d'État, prévu dès l'arrivée au pouvoir du *Frente popular*. La rébellion est organisée par un groupe de généraux menés par le général Sanjurjo, en exil au Portugal après une première tentative de coup d'État en 1932. Entre le 17 et le 19 juillet 1936, les garnisons se soulèvent au Maroc et en Espagne contre le gouvernement républicain. Cependant le coup d'État échoue. Les rebelles ne s'emparent « que » de la moitié du pays, tandis que Sanjurjo meurt dans un accident d'avion.

Suite au décès de Sanjurjo, le général putschiste Francisco Franco devient rapidement le chef suprême des rebelles. Il installe son gouvernement à Burgos, et décide de s'emparer du pays par la guerre. Celle-ci va durer quatre ans.

LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE (1936-1939)

Le déroulement de la guerre

L'Espagne est divisée en deux : d'un côté les nationalistes soutenus par l'armée, le clergé catholique et la Phalange (organisation fasciste), de l'autre les Républicains, les partis du *Frente popular* (socialistes et communistes) et les anarchistes.

À la fin de l'année 1936, les nationalistes franquistes tiennent la partie occidentale de l'Espagne à l'exception des provinces basques. Les Républicains conservent Madrid et la plupart des provinces orientales hormis le Pays Basque et les Asturies.

L'année 1937 est marquée par de nombreuses batailles pour la plupart remportées par les nationalistes et leurs alliés. En effet, le camp républicain connaît de fortes divisions internes, dégénérant parfois localement en conflits armés, qui l'empêche de mener efficacement la guerre.

L'intervention internationale

La guerre d'Espagne connaît une intervention internationale en faveur de chacune des parties du conflit. La France et l'Angleterre, inquiètes à l'idée de s'engager militairement aux côtés des Républicains, prônent une politique de non-intervention dans ce conflit. Celle-ci ne fut jamais respectée.

L'Allemagne nazie et l'Italie fasciste soutiennent les nationalistes en livrant des armes, des véhicules et des volontaires. L'Allemagne apporte également une aide aérienne importante. L'Italie, quant à elle, engage 60 000 soldats italiens aux côtés des forces nationalistes.

L'Union Soviétique, de son côté, apporte son aide aux forces républicaines en fournissant des combattants et des équipements militaires. La France, elle aussi, débute un trafic d'armes en faveur des Républicains. Seule l'Angleterre respecte jusqu'à la fin le principe de non-intervention. Au-delà de cette aide, des volontaires de plusieurs nations s'engagent dans le conflit. Chaque camp a son lot de combattants étrangers : les Brigades internationales, par exemple, combattent avec les forces républicaines.

La victoire des nationalistes

En février 1938, les républicains sont défaits à Teruel. Le 15 avril, les nationalistes atteignent la Méditerranée et divisent en deux la zone républicaine. Le 24 juillet, dans un ultime effort pour gagner la guerre, les Républicains déclenchent la bataille de l'Ebre. C'est un nouvel échec.

Le 26 janvier 1939, Barcelone tombe, entraînant l'exode des Républicains en France. Le gouvernement républicain quitte le territoire espagnol le 6 mars. Trois semaines plus tard, les franquistes pénètrent dans Madrid ainsi que dans Valence. Le général Franco déclare la fin des hostilités le 1^{er} avril. Il conserve alors un pouvoir absolu sur l'Espagne jusqu'à sa mort en 1975. La guerre civile espagnole aurait fait, selon les estimations les plus sérieuses, environ 500 000 morts.



ANONYME. Francisco Franco lors du défilé de la Victoire du 19 mai 1939. [photographie en ligne]. Lycée Clionautes. 11 avril 2019. [consultée le 04 septembre 2019]. Disponible sur : <https://lycee.clionautes.org/le-grand-defile-de-la-victoire-du-19-mai-1939-le-jour-de-gloire-du-general-franco-est-arrive.html> © Fondation Nationale Francisco Franco.

GUERRE D'ESPAGNE : ÉVOLUTION DU CONFLIT



ANONYME. Carte : Guerre d'Espagne. L'Histoire [en ligne]. 2016. [consultée le 04 septembre 2019]. Disponible sur : <https://www.lhistoire.fr/portfolio/carte-guerre-despagne>

LA RETIRADA (1939)

Des centaines de milliers de réfugiés

Dès 1936, l'avancée des troupes franquistes jette sur les routes des milliers d'Espagnols, qui trouvent progressivement refuge en Catalogne. À la fin de l'année 1938, la Catalogne héberge environ un million de déplacés venus d'autres régions d'Espagne.



L'offensive franquiste sur la Catalogne de décembre 1938 provoque la chute de la Barcelone républicaine fin janvier 1939. Après la conquête franquiste de la capitale catalane, des centaines de milliers de personnes venues d'autres régions, ainsi qu'un grand nombre des Catalans, se dirigent vers la frontière française pour échapper à la répression. Ces civils sont bientôt rejoints par une partie de l'armée républicaine en déroute.

En France, cet exode est connu sous le nom de *Retirada*. Si à l'origine il signifie « retraite » (militaire), il décrit ici les premières semaines de l'exil et les placements des réfugiés dans des centres d'accueil et des camps d'internement.

Après de nombreuses hésitations dues à la crainte de troubles, le gouvernement français décide finalement d'ouvrir la frontière le 28 janvier 1939 aux seuls réfugiés civils, puis le 5 février, aux soldats républicains à condition qu'ils déposent les armes.

Du 28 janvier au 13 février, ce sont 475 000 personnes qui franchissent la frontière française, en différents points du territoire : Cerbère, Le Perthus, Prats de Mollo, Bourg-Madame. Cette *Retirada* se fait dans des conditions terribles : l'hiver perdure, les populations manquent de tout et l'aviation franquiste bombarde régulièrement les réfugiés.

Paul Senn, PFF, MBA Berne. Dép. GKS.
© GKS, Berne.

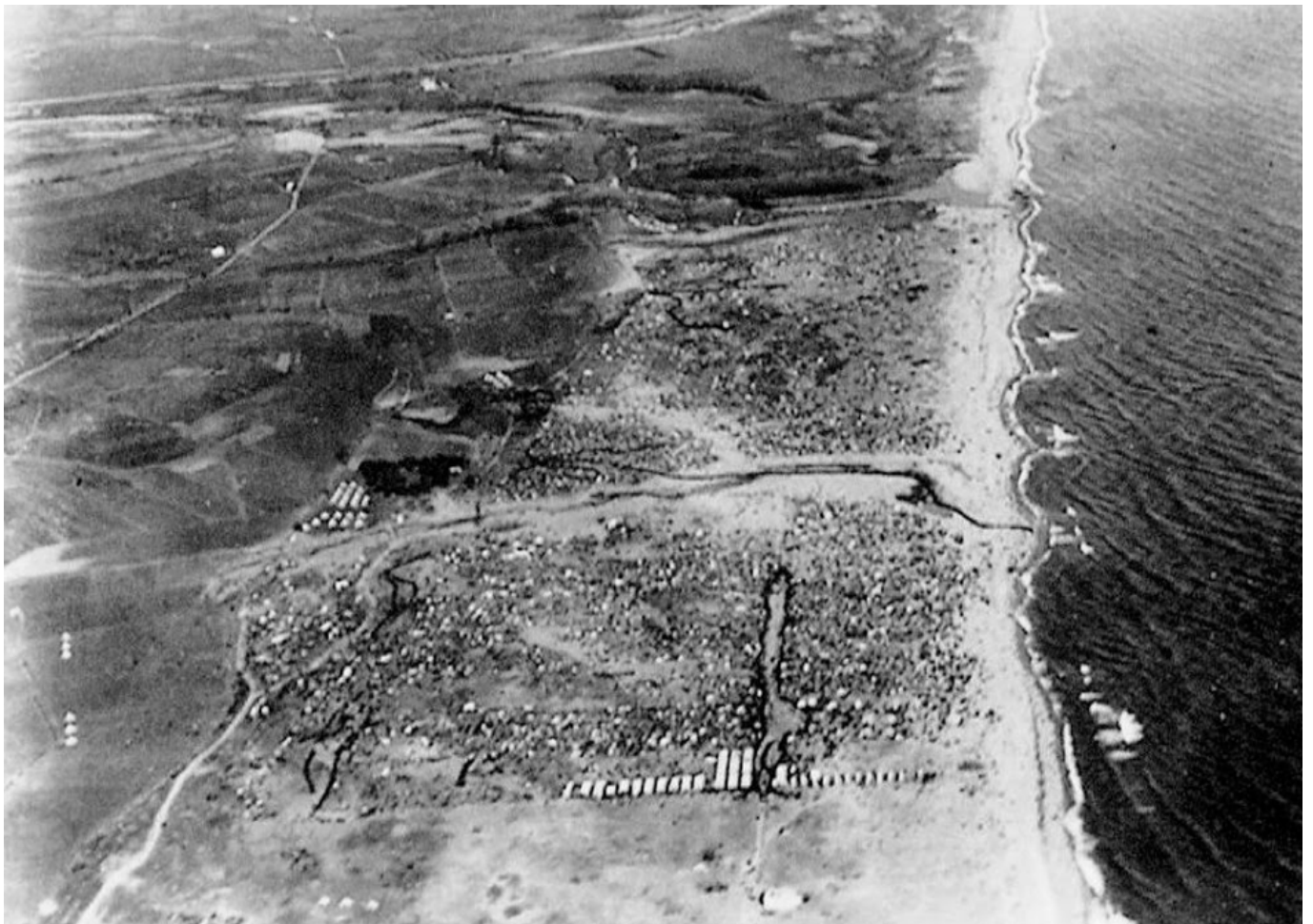
Un accueil catastrophique, les camps d'internement

D'abord débordée par cet afflux de réfugiés qui sont installés dans des camps de fortune, la France cède à la peur et à la xénophobie d'une partie de la population française en faisant voter, dès le 12 novembre 1938, une loi permettant l'internement administratif des étrangers considérés comme « indésirables ».

La plupart des hommes en âge de se battre et des soldats de l'armée républicaine sont considérés comme « indésirables » et rapidement parqués dans des camps. Les familles sont séparées. Une partie des réfugiés – femmes, enfants et vieillards essentiellement – est dispersée sur le territoire français et envoyée dans des centres d'accueil. Mais l'immense majorité est internée dans les camps des plages du département des Pyrénées-Orientales.

En l'absence d'identification systématique des réfugiés à la frontière, les camps et les centres d'accueil deviennent les principaux espaces de contrôle et d'identification. Le camp d'Argelès-Sur-Mer joue un rôle central dans ce dispositif des camps installés dans le sud de la France. Le camp est dressé dans l'urgence. Les internés arrivés en février et mars ne disposent que de cabanes rudimentaires pour s'abriter de la pluie et du vent. De nombreux réfugiés dorment dans des trous creusés à même le sable et les conditions sanitaires sont déplorables.

Les premiers logements des réfugiés ne sont construits qu'à partir du mois de mai par les internés eux-mêmes.



Vue aérienne Février-Mars 1939 © Pierre Fuentes



ANONYME. Bram (Aude) - Une vue du camp des réfugiés. [carte postale en ligne]. Courriers des deux guerres. [Consulté le 04 septembre 2019]. Disponible sur [http : //courriersdesdeuxguerres.1x.net/html/bram.htm](http://courriersdesdeuxguerres.1x.net/html/bram.htm)
©Editions Gazel

On estime le nombre de réfugiés ayant séjourné dans le camp d'Argelès à plus de 100 000 personnes.

Les réfugiés internés ne peuvent pas être tous réunis dans le camp d'Argelès-Sur-Mer, cela poserait des problèmes de surpopulation insurmontables. Les autorités françaises décident alors de construire deux autres camps sur les plages des Pyrénées-Orientales : à Saint-Cyprien et le Barcarès.

Le nombre de réfugiés du camp de Saint-Cyprien se situe entre 70 et 90 000. Malgré la construction des baraques, l'hygiène est déplorable. L'évacuation calamiteuse des latrines et des déchets favorise la prolifération de mouches, de rats, de puces et de poux. La durée de vie de ce camp est relativement courte : les derniers réfugiés espagnols sont évacués vers Argelès-Sur-Mer en janvier 1940. Le camp accueillera par la suite des juifs étrangers chassés par les nazis. Le Barcarès est le troisième camp ouvert sur les plages catalanes. 300 baraques y sont construites dès l'arrivée des premiers contingents, mais elles se révèlent bientôt insuffisantes pour héberger les 60 000 réfugiés qui s'y présentent. Bien que bénéficiant d'un aménagement plus rapide et de meilleure qualité que les autres, les conditions de vie des réfugiés sont épouvantables.

Plusieurs autres camps viennent compléter ce dispositif d'internement dans la première moitié de l'année 1939, comme le Vernet d'Ariège, Septfonds, Rieucros, Gurs, Bram et Agde, construits dans plusieurs départements du sud de la France. D'autres suivront comme le Camp de Rivesaltes, en janvier 1941.

7 500 étrangers passent la frontière au début du mois de février 1939. La plupart sont des volontaires des Brigades Internationales qui ne sont pas rentrés dans leur pays au moment du retrait des Brigades Internationales d'Espagne à l'automne 1938. Dès le passage de la frontière, tous ces étrangers sont envoyés vers les camps : la moitié au camp d'Argelès-Sur-Mer et l'autre moitié au camp de Saint-Cyprien. Les 6 000 étrangers encore présents sur les camps de plage en avril 1939 sont transférés vers le camp de Gurs.

Dans tous les camps, la prise en charge de l'État français est minime (nourriture, vaccination). Les conditions de vie dans ces camps sont catastrophiques, les décès y sont nombreux.

La plupart des camps mis en place sont ensuite utilisés par le Gouvernement de Vichy pour y interner toutes les populations considérées comme « indésirables » : juifs étrangers, tziganes français et espagnols, opposants politiques etc.

Les moyens pour sortir du camp : rapatriement, compagnies de travailleurs étrangers et engagement militaire

À la mi-juin 1939, 173 000 Espagnols sont encore internés dans les camps français. Le gouvernement tente de favoriser le rapatriement des réfugiés, contre la promesse - non tenue - d'une amnistie de la part de Franco. Certains réfugiés émigrent en Amérique latine, refusant de retourner en Espagne.

Lorsque la guerre commence, ceux qui restent sont considérés par le gouvernement français comme une main d'œuvre à exploiter. Les Compagnies de Travailleurs Étrangers sont organisées dès le mois d'avril 1939. L'armée française propose aussi aux réfugiés espagnols de rejoindre la Légion Étrangère ou le corps des Régiments de Marche de Volontaires Étrangers.

Le gouvernement de Vichy, quant à lui, favorise l'internement et la déportation des Républicains espagnols, qui pour beaucoup d'entre eux, lui résisteront farouchement. Des milliers d'Espagnols rejoignent la résistance française et participent à la libération de la France.



ANONYME. Groupe de travailleurs espagnols du 652e GTE stationné à Mauzac. [photographie en ligne]. Anonymes, Justes et Persécutés durant la période nazie dans les communes de France. 21 mai 2011. [Consulté le 04 septembre 2019]. Disponible sur www.ajpn.org/internement-652e-GTE-Mauzac-835.html © Coll. A.Pozo.

Les républicains espagnols déportés vers les camps de travaux forcés

Entre 1940 et 1945, plus de 10 000 Républicains espagnols sont déportés vers les camps de concentration nazis conçus pour le travail forcé et l'extermination.

Entre 1940 et 1942, 7 200 Espagnols sont rassemblés au camp de Mauthausen, marqués du triangle bleu des « Apatrides » et du « S » de Rot Spanier. Plus de 5 000 d'entre eux meurent à Mauthausen, épuisés dans la carrière de granit et son sinistre escalier de 186 marches, utilisés dans des expérimentations médicales au château d'Hartheim, exécutés ou anéantis par la faim ou le désespoir.

À partir de 1943, d'autres Espagnols, hommes et femmes, arrivent dans les camps de Buchenwald, Bergen-Belsen, Dachau, Flossenbürg, Neuengamme, Ravensbrück, Sachsenhausen-Orianenburg, Auschwitz, marqués du triangle rouge des « Politiques » complété d'un « SP » pour « Spanier » ou du « F » des Français qu'ils étaient moralement devenus en s'engageant dans la Résistance.



Éric BROSSARD, «Détenus attelés à un wagonnet sur un chantier de terrassement du camp de Mauthausen, photographie SS, 1942» [photographie en la négation de l'homme dans l'univers concentrationnaire nazi : Dossier du Musée de la Résistance française. CNRD. 2017. [Consulté le 04 septembre 2019]. Disponible sur www.musee-resistance.com/wp-content/uploads/2016/12/CNRD2017_dossier-MRN_P2_docs-complementaires.pdf. © coll. Musée d'Histoire de la Catalogne/fonds Amicale espagnole du camp de Mathausen.



Cécile MARIN, Philippe REKACEWICZ. 1938-1939, défaite républicaine et retirada. [carte en ligne]. Le monde diplomatique. 2010. [consultée le 04 septembre 2019]. Disponible sur : www.monde-diplomatique.fr/publications/L_atlas_histoire/a54063 © Philippe Rekacewicz et Cécile Marin



David Tormo : « Les camps de réfugiés en Catalogne Nord » in La guerra civil a Catalunya 1936-1939. 2005. Ed 62, Vol 4, p. 201.



DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES PRÉSENTANT LES CONDITIONS DE VIE

Qu'il s'agisse du camp d'Argelès-sur-Mer comme de celui de Saint Cyprien ou du Barcarès, appelés communément camps des plages, différentes sources iconographiques nous renseignent sur la manière dont les camps se construisent progressivement, dont ils sont organisés, surveillés, etc. Ces sources nous permettent également de comprendre quelles étaient les conditions de vie des internés : promiscuité, maladies dûes aux conditions d'hygiène, faim, mort, humiliation, violence, etc.

Nous vous présentons un choix de photographies d'archives et de témoignages d'internés susceptibles d'être intégrés dans vos projets pédagogiques.

Le camp d'Argelès-sur-mer

Plage la plus proche de la frontière, le camp d'Argelès-sur-Mer accueille les premiers Espagnols et gardes mobiles le 30 janvier 1939. À même la plage, les Espagnols doivent improviser pour survivre. Branches, tôles, couvertures tentes, trous dans le sable sont indispensables pour s'abriter du vent. Regroupés dans des Compagnies de travailleurs étrangers, les Espagnols sont incités à construire leurs baraquements en bois. Les travaux s'achèvent en juin 1939. Le camp des militaires républicains est séparé du camp des civils, les hommes enfermés d'un côté, les femmes, de l'autre. Le camp reçoit 100 000 réfugiés espagnols jusqu'au 10 février. Trop nombreux, une partie des Espagnols est répartie dans d'autres camps comme ceux du Barcarès ou de Saint-Cyprien, nouvellement créés. Le camp interne des Espagnols, des nomades français, des réfugiés de l'Est, notamment des juifs étrangers jusqu'en décembre 1941.



Camp d'Argelès-sur-Mer, 1939 © Archives départementales des Pyrénées-Orientales (ADPO), fonds Chauvin

Le camp de Saint Cyprien

Le camp de Saint Cyprien ouvre le 6 février 1939 sur une plage encerclée de barbelés, sans baraquement. Il interne principalement des hommes de l'arrière-garde républicaine, mais aussi des ressortissants allemands, polonais, tchèques, belges, hollandais internés car considérés comme « en surnombre dans l'économie nationale » ou bien pour le motif « d'espionnage en faveur du Reich ». En mars 1939, on dénombre 80 000 internés. Après le transfert des Brigades internationales vers le camp de Gurs en avril 1939 et de nombreux rapatriements en Espagne, il reste 25 000 internés espagnols et juifs étrangers repartis sur 17 îlots, dont un îlot est appelé « îlot des artistes » car la vie artistique et éducative y est riche. En octobre 1940, à la suite de graves inondations, le camp de Saint-Cyprien est évacué. La plupart des détenus sont transférés vers le camp de Gurs.

Le camp du Barcarès

Le chantier du camp du Barcarès reçoit 13 000 Espagnols (hommes, femmes, enfants) et combattants des Brigades internationales à son ouverture le 9 février 1939. 300 baraques sont édifiées pour un effectif qui a pu atteindre jusqu'aux 70 000 internés. Le Barcarès est le seul camp à voir vu naître un régiment de marche de volontaires étrangers. Après l'armistice de juin 1940, la population espagnole du camp diminue, remplacée progressivement par les nomades expulsés d'Alsace et de Moselle depuis l'été 1940. En octobre 1940, le camp du Barcarès subit de graves inondations. Il ferme définitivement en juillet 1942 et les derniers internés sont transférés à Rivesaltes.



[Entre la route et la mer, une partie du camp aménagé]. © ADPO Fonds CHAUVIN 27Fi 111

Le camp de Rivesaltes

Date : Janvier 1941 - Novembre 1942

Les premiers « hébergés » arrivent au Camp de Rivesaltes le 14 janvier 1941. Dans cet ancien camp militaire sont regroupés des républicains espagnols, mais aussi des étrangers d'Europe de l'Est et d'Europe centrale fuyant le nazisme, des juifs, des tsiganes expulsés plusieurs mois auparavant d'Alsace-Moselle.

En près de deux ans d'existence, près de 18 000 personnes auront été internées dans ce camp. Le 21 août 1942, le « Centre d'hébergement de Rivesaltes » devient un camp spécial et prend le nom de « Centre régional de rassemblement des Israélites ». Dans les semaines qui suivent, 2289 hommes, femmes et enfants sont déportés vers Auschwitz-Birkenau, via Drancy.



© Paul Senn, PFF, MBA Berne. Dép. GKS. © GKS, Berne

Le camp du Bigné - Bram

Date : Février 1939 - 1941

Populations internées : Espagnols, Allemands et Autrichiens



ANONYME. Bram (Aude) - Une vue du camp des réfugiés. [carte postale en ligne]. Courriers des deux guerres. [Consulté le 04 septembre 2019]. Disponible sur <http://courriersdesdeuxguerres.1x.net/html/bram.htm> ©Editions Gazel

Le camp d'Agde

Date : Février 1939 - Novembre 1942

Populations internées : Espagnols, militaires tchèques et belges, juifs étrangers, Indochinois, nomades français



Camp d'Agde © Collection privée Joseph Vilamosa

Le camp du Récébedou

Date : Février 1941- Octobre 1942

Populations internées : camp-hôpital. Déportation des juifs étrangers



Photo : Paul Senn, PFF, MBA Berne.
Dép. GKS. © GKS, Berne.

Le camp de Gurs

Date : Avril 1939 - Décembre 1945

Populations internées : Espagnols, Brigades Internationales, Allemands et Autrichiens suspects, communistes, suspects de collaboration. Déportation des juifs étrangers

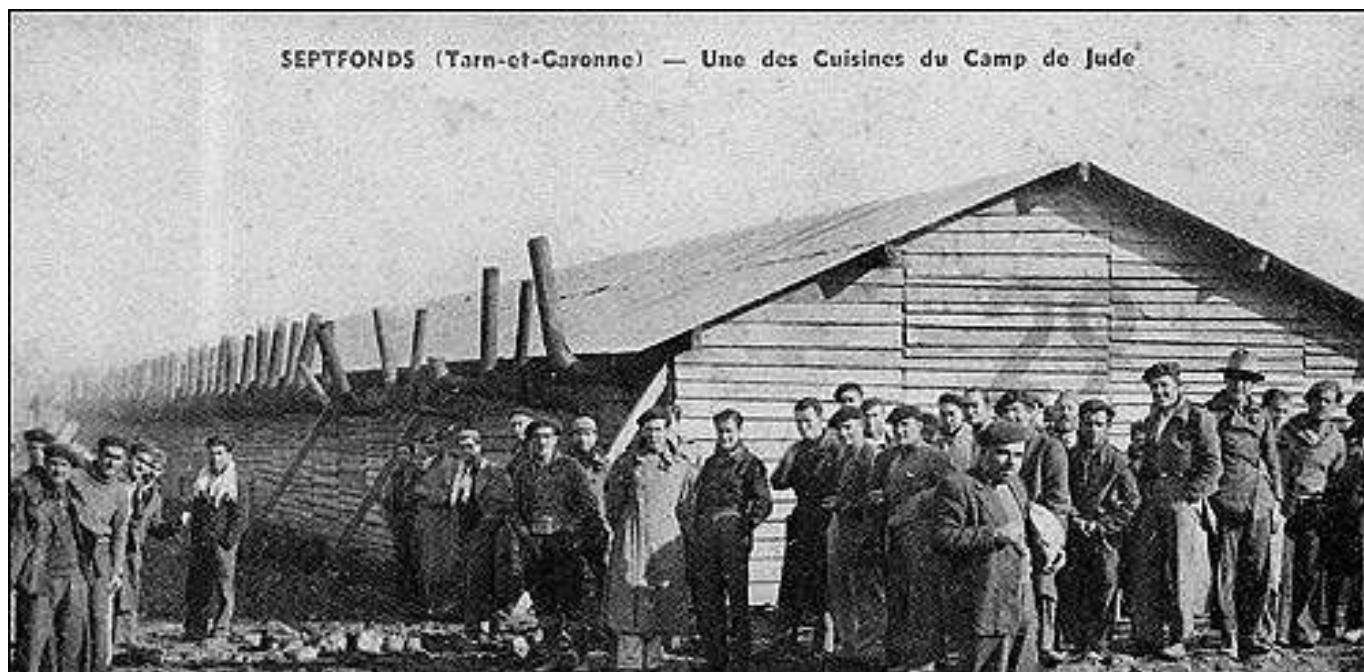


Camp de Gurs, 25 août 1939. Fonds LOPEZ MMCR_98-1 © Collections du Mémorial du Camp de Rivesaltes.

Le camp de Septfonds

Date : Février 1939 - Mai 1945

Populations internées : Espagnols, les étrangers astreints au STO, suspects de collaboration. Déportation des juifs étrangers



ANONYME. Septfonds-Une des cuisines du camp de Jude. [carte postale en ligne]. Anonymes, Justes et Persécutés durant la période nazie dans les communes de France. 10 mars 2009. [consulté le 30 septembre 2019]. Disponible sur <http://www.ajpn.org/internement-Camp-de-Judes-de-Septfonds-234.html> © D.R

Le camp de Brens

Date : Février 1939 - Juin 1945

Populations internées : Espagnols, juifs français et étrangers, suspects de collaboration. Camp pour femmes à partir de 1942



ANONYME. Camp de Brens. Photo prise lors de l'inspection du camp le 17/08/1942. Archim F/7/15108. [photographie en ligne]. Anonymes, Justes et Persécutés durant la période nazie dans les communes de France. 12 octobre 2008. [consulté le 30 septembre 2019]. Disponible sur : <https://www.ajpn.org/internement-Camp-de-Brens-30.html> © D.R

Le camp de Rieucros

Date : Janvier 1939 - Février 1942

Populations internées : Espagnols, Brigades Internationales, opposants politiques. Camp pour femmes à partir d'octobre 1939.



ANONYME. Camp d'internement du Rieucros, Vue générale. Arch. dép. Lozère, 2 Fi 304. [Photographie en ligne]. Archives départementales de la Lozère. [consulté le 30 septembre 2019]. Disponible sur : <http://archives.lozere.fr/expositions/panneau-le-camp-des-femmes-rieucros-79/n:65>

Le camp de Noé

Date : Septembre 1940 - Août 1944

Populations internées : Camp hôpital. Déportation des juifs étrangers



ANONYME. Camp de Noé pris de l'église en 1947. Au premier plan, les maisons du village. Ensuite, le camp qui s'étendait jusqu'au château d'eau, créé exprès pour l'alimenter. La route principale est à gauche et la Garonne à droite ; [photographie en ligne]. Anonymes, Justes et Persécutés durant la période nazie dans les communes de France. 05 août 2010. [consulté le 30 septembre 2019] Disponible sur : <http://www.ajpn.org/internement-Camp-de-Noe-161.html> © D. R.

Le camp du Vernet d'Ariège

Date : Février 1939 - Juin 1944

Populations : Camp répressif pour républicains espagnols, Brigades Internationales.

Déportation des juifs étranger



ANONYME. Entrée du camp du Vernet. [photographie en ligne]. La dépêche. 11 février 2019. [consulté le 30 septembre 2019] Disponible sur : <https://www.ladepeche.fr/2019/02/08/ariege-le-vernet-camp-de-souffrance-et-de-peine,8003685.php> © Amicale des Anciens Internés



EXTRAITS DE TÉMOIGNAGES DE RÉPUBLICAINS ESPAGNOLS

Certains républicains espagnols ont pu raconter ce qu'ils avaient vécu lors de la guerre d'Espagne, de la Retirada et de leur période d'internement. Leurs témoignages sont très précieux, tant sur le plan historique que pour le récit de leur expérience des conditions de vie dans les camps, et ouvrent de larges perspectives de travail pédagogique avec les élèves.

AUGUSTINE BIOSCA COMPAYS

Quand ma mère est arrivée au camp d'Argelès, il n'y avait rien. Elle a été sur le sable, il n'y avait pas de toit, il n'y avait pas de lit, il n'y avait que du sable. Le toit c'étaient les étoiles, et le lit un trou dans le sable. Ensuite, ils ont commencé à faire des baraques, et elles dormaient là, les unes à côté des autres.

FLORENTINO CALVO

On est arrivés dans le baraquement. Il n'y avait pas de lumière. Les lits, ils étaient sur le sable, il n'y avait pas de parquet, il n'y avait pas de fenêtres, il n'y avait rien. Il n'y avait que deux portes, une à chaque extrémité, et puis les lits tout le long. On avait faim... Parfois, il y avait quelques pois chiches dans le bouillon, alors ils les mettaient de côté, pois chiche par pois chiche, et puis ils disaient par le nombre de personnes pour donner à chacun le même nombre...

À Argelès, il y avait un baraquement pour les brigadistes. Ils étaient très bien organisés. Un jour, il y en avait un qui était en train de dessiner, on a fait connaissance, et chaque fois que j'allais le voir, on parlait, et un jour il m'a dit : « Tiens, je vais te faire un petit cadeau, t'auras un souvenir d'Argelès ». Et il m'a fait une carte postale pour moi, avec les baraques d'Argelès, et il me l'a donnée.

Il y avait aussi le problème des rats. Quand on se couchait on les entendait courir. Ils faisaient du bruit sur le sable. Toutes les baraques étaient pleines de rats. Il y avait aussi des poux et des puces en quantité inimaginable. On avait les jambes complètement noires de puces. On allait, on se jetait à l'eau, il fallait plonger et faire un grand détour, il ne fallait pas revenir à l'endroit où on avait plongé. Parce que les puces, elles se recollaient de nouveau à vous, tellement il y en avait.

JOSÉ TORRES CUADRADO

Au printemps 1941, il y a eu un énorme problème à Argelès. Il y avait un camp à Argelès où il y avait les Brigades Internationales. Un jour, un membre des Brigades Internationales, qui étaient dans un camp de punition en face du camp des femmes, s'est fait brutaliser par les gendarmes. Et ça a déclenché une bagarre énorme qui a duré toute la nuit. Tout le monde s'est réveillé. On a entendu les gars des Brigades Internationales chanter des chansons révolutionnaires, mais on ne savait pas ce qui se passait. Quand le jour s'est levé, on a vu des ambulances qui passaient devant le camp des femmes.

Les gars des Brigades Internationales avaient été très, très solidaires. Ils avaient monté des ateliers, ils faisaient des choses qu'ils étaient autorisés à vendre aux Français qui venaient. Et avec l'argent qu'ils récoltaient avec ça, ils venaient au camp des femmes, ils cherchaient les enfants, ils voyaient ceux qui étaient les plus délabrés pour leur donner un soutien. Donc les femmes étaient très reconnaissantes envers eux. Alors quand les femmes ont appris ça, elles ont dit : « Qu'est-ce qui se passe ? ». Ils ont dit : « On les fait sortir de force ». On a appris par la suite que les autorités françaises avaient décidé de les envoyer en Afrique, à la construction du Transsaharien, au Maroc. Donc les gars ne voulaient pas y aller, ils se sont battus. Les femmes se sont battues pour les aider : elles ont écrasé les barbelés. Les gendarmes ne suffisant pas, ils ont envoyé la troupe. Et ça a été une véritable bagarre : les femmes se battaient contre les soldats et les gendarmes en leur jetant du sable à la figure, et la bagarre a duré plusieurs jours.

GEORGES ROSELL GRAU

Les gendarmes sont venus, ils nous ont ramassés, ils nous ont mis dans un camion, et on est arrivés à une plage. C'était la mer, il n'y avait rien au large. Il y avait là les gendarmes, l'armée française et des sénégalais qui étaient côte à côte. Alors ils nous ont fait mettre tous en ligne, et ils nous ont amenés dans le camp. Là, il n'y avait rien du tout. C'était simplement du sable et la mer et le ciel. Il n'y avait rien rien, rien du tout. Ils nous apportaient à manger avec des camions, ils le jetaient, c'était à nous de le prendre. Il n'y avait pas d'eau. Et pour dormir, on faisait des trous dans le sable, assez loin de la mer, en haut. Avec le sable qu'on enlevait pour faire le trou, on faisait un petit mur et on se couchait là. On s'enroulait dans la couverture. Quand le jour se levait, il fallait garder le trou parce que si tu t'en allais, il y avait quelqu'un qui venait et qui te le prenait..... Il n'y avait pas de latrine, pas de papier, rien. Il n'y avait que la mer, alors c'est là qu'on allait. Et quand les femmes avaient leurs menstruations, le sang qui coulait sur leurs jambes, elles levaient leurs jupes et allaient à la plage et se nettoyaient à la main et l'eau salée.

PEPITA DE BEDOYA

Quand on est arrivés à Argelès en 1940, ça a été un enfer pour moi jusqu'en 1942 : il y avait des barbelés, et j'en avais jamais vu. Il y avait beaucoup de monde, on était très nombreux. On couchait par terre, bien sûr, dans les baraques. Il y avait quelques lits en bois que les gens s'étaient faits avec des fils de fer... On était très tassés, on avait l'impression d'étouffer. Il y avait de la solidarité entre nous, sauf au moment de manger. Au moment du partage du pain. Pour deux mies, deux ou trois petites mies de pain en plus, c'était des bagarres épouvantables... Le souvenir le plus terrible, c'est qu'un jour j'ai vu un homme se faire tuer à coups de pieds par les soldats parce qu'il s'était sauvé du camp. Tout le monde s'est mis à crier et les femmes ont voulu aller lui porter secours. Mais la garde mobile est venue avec les chevaux... Du coup, au moindre mouvement de foule, on se demandait ce qui allait nous arriver. On n'était jamais sûrs de rien, on était constamment dans l'angoisse. Enfin moi, personnellement j'ai tout le temps eu peur, encore aujourd'hui, si j'entends crier ou autre, je m'enfuis : cette angoisse de la peur, je l'ai toujours.

ANTONIO DE LA FUENTE

On est arrivés à Argelès. Le camp, ce n'était plus ce qu'il y avait au départ, que nous on n'a pas connu, c'est-à-dire le camp de la plage sans rien. Il y avait eu des baraquements qui avaient été construits et là, les baraques étaient en très mauvais état parce que c'était très léger, il y avait de la volige avec une couverture en carton goudronné. C'est là-dessous qu'on dormait. Et quand le vent soufflait, le sable s'accumulait, et comme ce n'était pas assez résistant, ça écrasait. On s'est retrouvés à plusieurs reprises recouverts de sable dans la nuit. Il fallait fouiller pour libérer les enfants, les personnes qui étaient âgées surtout.

D ARTICLES DE PRESSE DE L'ÉPOQUE

De 1936 à 1939, la presse fait ses gros titres sur la guerre d'Espagne et sur les réfugiés républicains.

Comment représente-t-elle ces réfugiés dès lors qu'ils intègrent la catégorie des « indésirables » déjà présente dans les textes officiels ?

Certains journalistes expriment clairement leur position idéologique et semblent d'une certaine façon contribuer à l'ostracisation de ces populations.

Des hommes politiques, des écrivains, des artistes utilisent la presse comme tribune et apportent leur soutien. Ils partagent leur indignation et mettent en avant les conditions de vie de ces réfugiés.



Marcel Ontarron, « La chasse aux indésirables », *Detective*, n°500, 26 mai 1938, p. 2

Théo Ripouill, « Au camp Joffre », *Le Roussillon*, 13 septembre 1941, p. 2

Arthur Adamov, « L'agonie des survivants de la guerre d'Espagne », *Combat*, Gallica BNF, n°951, 29 juillet 1947, p. 1

3.

LES PISTES PÉDAGOGIQUES

THÈME 1

BARTOLÍ/AUREL : DEUX DESSINATEURS DE PRESSE

1• LE DESSIN DE PRESSE

L'essor de la caricature politique en France a toujours étroitement été liée aux périodes de crises sociales : mouvement de la Réforme, Révolution française, monarchie de Juillet, affaire Dreyfus. Au XIX^e siècle, grâce à l'invention de la lithographie et au développement de la presse, de nombreux journaux vont voir le jour dont *L'Assisette au Beurre* entre 1901 et 1914, hebdomadaire de seize pages en couleurs à tendance anarchiste, considéré comme un des ancêtres de publications issues des mouvements sociaux ou étudiants des années 1960 comme *Hara-Kiri* créé en 1960 et *Charlie Hebdo* créé en 1970.

La caricature est un dessin polémique dont le but premier n'est pas de faire rire mais plutôt de parodier, ridiculiser, railler, dénoncer une situation, un groupe social ou le comportement d'une personne. Ses principaux rôles sont d'exagérer, de défigurer et d'accuser. La caricature met en évidence des caractéristiques physiques ou morales de personnages et cherche à toucher efficacement ses spectateurs, grâce à l'exagération du trait et à sa force de simplification. C'est un art de la contestation qui s'attaque aux personnalités en utilisant leur image, leur sentiment et leur politique.

Le dessin de presse est une représentation graphique d'un événement de l'actualité. Il est réalisé par un observateur à la fois artiste et journaliste. Il peut avoir recours à différents types de dessin comme par exemple, la caricature, le reportage dessiné, le croquis d'audience... Le dessin s'apparente au billet d'humeur (pour le parti pris) ou au billet d'humour (pour l'ironie et le trait d'esprit). Le dessin témoigne d'un regard personnel du dessinateur sur l'actualité. C'est donc un discours subjectif qui rend compte de l'expression d'un point de vue, d'une interprétation de faits et d'un commentaire qui invitent le lecteur à porter un regard nouveau sur un événement et à se faire sa propre opinion. La fonction du dessin est de faire réagir ou de déranger, d'éveiller l'esprit critique, de faire débat ou de faire rire.

Le dessin obéit à des codes graphiques qui sont perçus presque immédiatement du fait de son aspect condensé et synthétique, c'est un art du simultané ; en ce sens il est plus efficace qu'un article. C'est un mode d'expression synthétique qui réduit l'actualité à quelques traits, sans détails superflus. C'est un pacte passé avec le spectateur, qui permet facilement à son oeil d'identifier à peu près instantanément des formes simples qui sont utilisées intentionnellement par le dessinateur.

2• BIOGRAPHIES

JOSEP BARTOLÍ est né à Barcelone en 1910, Josep Bartolí est dessinateur et caricaturiste. Militant du parti communiste catalan, Josep Bartoli est un partisan convaincu de la République, qu'il défendra armes et crayons à la main. Josep est un républicain convaincu. En 1937, il intègre la 27^e division sous le commandement de Del Barrio et Manuel Trueba et se bat sur le front d'Aragon. Très impliqué dans la vie journalistique de la Catalogne, il travaille très jeune comme dessinateur de presse et publie fréquemment ses dessins politiques dans de nombreuses revues catalanes telles que *La Veu de Catalunya*, *La Humanitat*, *Solidaridad Obrera*. .. À seulement 26 ans, il fonde le syndicat des dessinateurs de presse de Catalogne, affilié à l'Union Générale des Travailleurs. C'est à 30 ans qu'il rencontre l'amour de sa vie : Maria Valdés, réfugiée andalouse venue s'installer à Barcelone.

Mais les troupes franquistes progressent vers Barcelone et y pénètrent le 26 janvier 1939. Maria doit quitter le pays. La veille de son départ, Maria découvre qu'elle est enceinte. À la Estació de França, les derniers trains s'apprêtent à partir pour la France. Bombardé par l'armée allemande aux alentours de Figueras, à la limite de la frontière française, le train n'arrivera jamais à destination. Josep passera des années à chercher Maria. Jamais il ne la retrouvera.

Le 14 février 1939, Josep traverse les Pyrénées à pied, dans la neige, avec 1 000 camarades espagnols et des membres des Brigades Internationales. Les fascistes sont à leur trousses. Depuis Béget, ils franchissent le col de Malrems et arrivent à Lamanère. Depuis plus de 10 jours, soldats, civils et officiels de la République espagnole cherchent à traverser la frontière française pensant y trouver refuge. Mais la France de Daladier panique. Les soldats sont désarmés et conduits dans les camps des plages d'Argelès, de St-Cyprien, du Barcarès... Les autorités improvisent des camps de fortune dans lesquels 350 000 républicains sont internés, gardés par des militaires et des tirailleurs sénégalais. Sous-alimentés, malades, séparés de leurs familles, victimes du froid et du vent mordant, les hommes meurent par milliers, à même le sable des plages.

C'est dans ce contexte que Josep est « mis en attente » dans un de ces camps, non loin de Perpignan. Il y contracte le typhus. Hospitalisé d'urgence, il s'évade avec la complicité d'un officier français. Aussitôt repris, il est transféré dans un autre camp, celui de Bram. C'est là-bas qu'il commence à croquer la vie des camps et de ses geôliers à l'abri de leur regard.

En 1940, aussitôt après l'invasion allemande, Josep quitte Paris occupé et se cache à Chartres, Orléans puis à Bordeaux, où il espère embarquer pour le Mexique. Il échappe plusieurs fois à des arrestations avant d'être finalement arrêté par la Gestapo près de Lyon. Il est alors envoyé au camp nazi de Dachau mais parvient à sauter du train et échappe à une mort programmée. Après de multiples évasions et de voyages à travers les différents camps d'internement en France, Josep embarque à Marseille sur le *Lyautey* en direction de l'Afrique du Nord. Arrivé

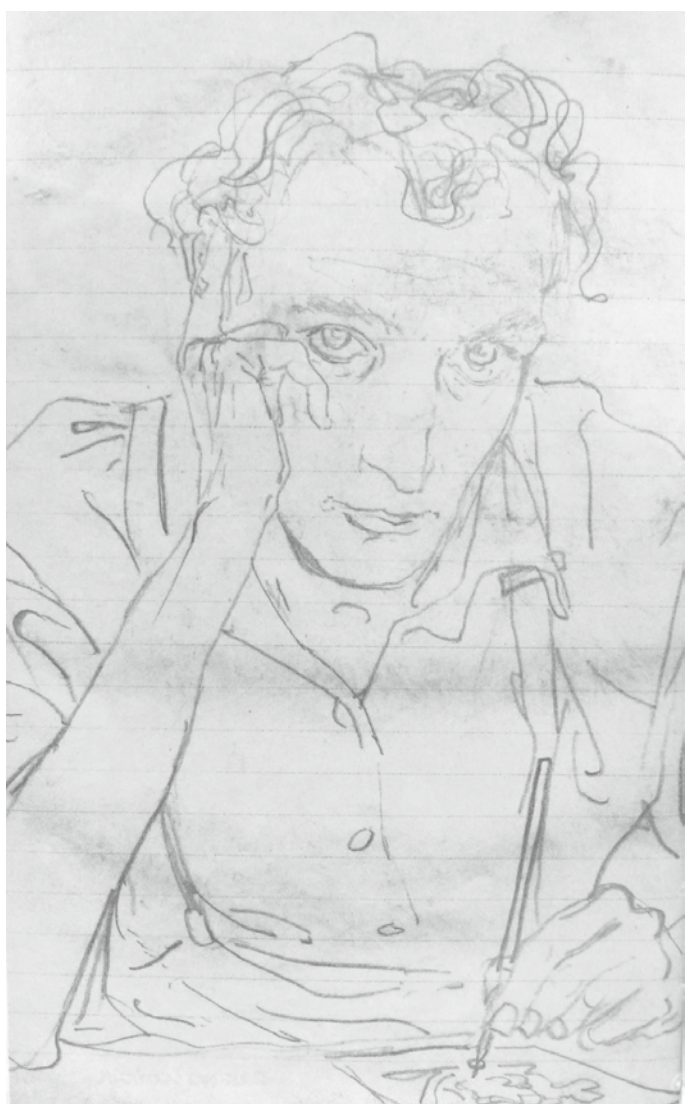
à Casablanca après un long périple, il réussit en 1942 à monter à bord du Nyassa, un bateau portugais qui le conduit en direction du port de Veracruz, au Mexique. Le pays offre l'asile à de nombreux réfugiés espagnols. Josep Bartolí se crée alors tout un réseau d'artistes engagés dans la révolution mexicaine. Il y côtoie Frida Khalo dont il devient l'amant, rejoint le groupe d'artistes Rupture, et dessine pour *Mundo* rassemblant trotskystes, militants du POUM, anarchistes et socialistes...

En 1944, avec l'aide du journaliste Narcis Molins Fabrega qui en écrit le texte et à partir des dessins qu'il a réalisés, Josep Bartolí publie *Campos de concentracion- 1939-194...* Un ouvrage majeur qui témoigne de son expérience dans les camps.

C'est à New York qu'il finit par s'établir en 1945 et obtient une réelle reconnaissance artistique. Il y fréquente les peintres Mark Rothko, Charles Pollock, Franz Kline et Willem De Kooning, dessine dans la revue *Holiday* et dans le supplément *Reporter du Saturday Evening Post, Iberica, Espana Libre et Mundo...*

Ce n'est qu'en 1977 qu'il retourne en Catalogne, deux ans après la mort de Franco.

Josep Bartolí meurt à New York en 1995. Ses cendres reposent aujourd'hui dans le port de Barcelone.



Photographie de Josep Bartolí peignant © PR

Bartolí

Josep Bartolí, Autoportrait, ©
Collection personnelle de Georges Bartolí

AUREL est né en Ardèche en 1980. Dessinateur de presse, il travaille pour le quotidien *Le Monde*, l'hebdomadaire *Politis* et *Le Canard Enchaîné*. On peut également retrouver ses dessins dans le mensuel de critique sociale *CQFD* ou dans *La Lettre du Cadre Territorial*. Dessinateur-reporter, il a publié depuis 2007 plusieurs grands reportages dans *Le Monde diplomatique*, co-signés avec le journaliste Pierre Daum ou seul dans *Le Monde*, *Politis* ou *L'infirmière Magazine*. Avec le journaliste Renaud Dély, il est l'auteur de plusieurs enquêtes journalistiques en BD sur la politique ou les présidents Français. Il a également publié une bande-dessinée reprenant sous la forme de la fiction plusieurs reportages réalisés pour la presse (*Clandestino*, une fiction tirée de plusieurs reportages réalisés pour *Le Monde Diplomatique* - Ed. Glénat - 2014), ou plus récemment *La Menuiserie, chronique d'une fermeture annoncée* (une BD documentaire réalisée dans l'entreprise familiale, Ed. Futuropolis). Curieux des différents modes d'expression et de diffusion du dessin, Aurel a imaginé en 2010 avec le dessinateur Pascal Gros la première application smartphone et internet française d'abonnement à du dessin de presse et a co-réalisé avec Florence Corre, en 2011, le court-métrage d'animation *Octobre Noir*, traitant des événements tragiques du 17 Octobre 1961, dont la musique est signée par Ibrahim Maalouf. Il y relate l'histoire de cinq Algériens et trois Français en route pour la manifestation pacifique du 17 octobre 1961 à Paris. En 2013, il réalise un documentaire en prise de vue réelle, *Je suis Robert Dylan*. Passionné de musique, il a dessiné pour *Jazz Magazine* et a été graphiste pour les groupes Massilia Sound System et Oai Star.



Portrait d'Aurel © Les Films d'Ici Méditerranée

3• LA GENÈSE DU PROJET



Couverture du livre de Georges Bartoli © Josep Bartoli

Josep, c'est également la rencontre entre deux dessinateurs. Au Salon du Livre, Aurel découvre la couverture du livre de Georges Bartoli représentant un républicain espagnol avachi sur ses béquilles, au regard creusé et caverneux. Aurel est frappé non seulement par le dessin mais aussi par la force du crayon de Bartoli et il ressent le besoin de se plonger dans cette histoire et de s'en emparer, la faire revivre au travers de son propre crayon.

Au-delà d'un choc artistique, Aurel y voit un intérêt politique tout autant que journalistique. Vient alors l'idée de faire de cette histoire un film dessiné. Mais pourquoi avoir choisi le dessin ? « On demande toujours au dessin de se justifier. Pourquoi choisir ce médium plutôt qu'une photo, de la prise de vue réelle ou un simple texte ? Pour beaucoup le dessin est une esquisse préparatoire, un croquis explicatif, un pis-aller graphique quand on n'a pas meilleure illustration. Sans arrêt le dessinateur doit s'expliquer sur un moyen d'expression

qui pour lui est une évidence, mais qui pour les autres est un choix peu évident. Il est clair pour moi que le sujet du film étant le dessin, je voulais affirmer la force du dessin pour raconter de manière intrinsèque tout ce que ne pourrait

jamais raconter une image réelle », dit Aurel.

Le dessin est un raccourci, un pacte entre le dessinateur et le lecteur, pour mener l'œil du spectateur à l'essence même de ce qu'il veut raconter. Josep devient donc une « mise en abîme du dessin » dans lequel le dessin devient un cri, une manière de prendre les armes, car « Josep Bartoli a pris le crayon quand les armes étaient devenues vaines », selon Aurel.

Josep est donc un acte de résistance, un témoignage de ce que le dessin peut représenter pour un homme, pour l'histoire, pour la mémoire, c'est une histoire d'engagement politique tout autant qu'un témoignage historique.

THÈME 2

LE DESSIN COMME TÉMOIGNAGE ET COMME ACTE DE RÉSISTANCE

• DESSINS DES CAMPS

L'iconographie est restée longtemps inutilisée ou sous-utilisée par les historiens. Au mieux elle venait illustrer un propos, le rendre plus vivant et concret, mais la priorité était accordée aux textes et aux archives écrites. Or aujourd'hui, si nous fermons les yeux et si nous imaginons une période du passé, ce sont des images - photographies, dessins, films - qui nous viennent en tête. Rien ne remplace l'image pour montrer l'ampleur de la *Retirada*, ce que fut l'exode, ce déferlement humain et les conditions d'accueil et de vie dans les camps.

Dessiner l'histoire, c'est pour un artiste invoquer tout un espace d'imagination, de considérations, de connaissances historiques, de sources archivistiques et d'influences qui viennent s'incarner au sein de sa production, de son tracé.



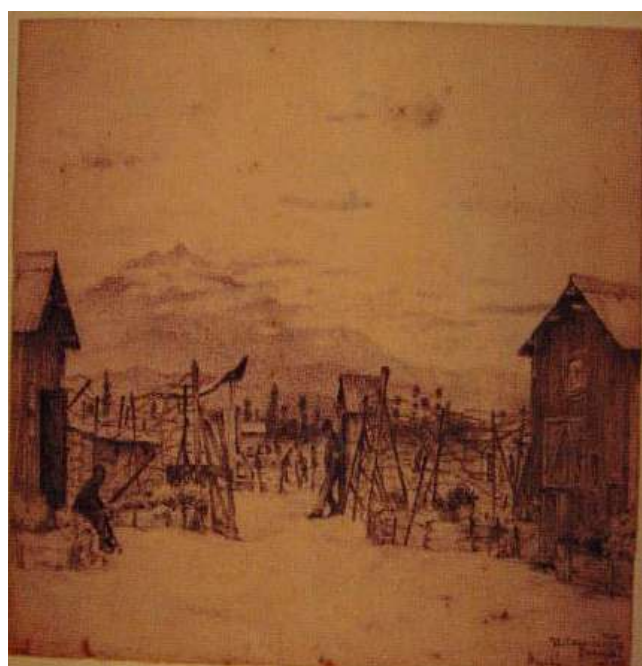
Aquarelle de Luis Molne. Tirailleur sénégalais au camp d'Argelès-sur-Mer, 1939. Don Robine DARROZE/Fonds MOLNE_MMCR 148-1 © Collections du Mémorial du Camp de Rivesaltes.



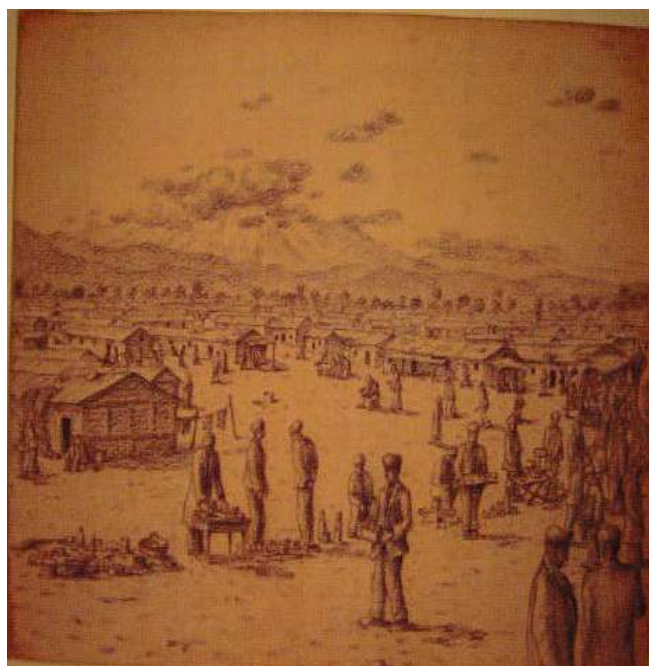
Aquarelle de Lluís Molné. Champs de réfugiés espagnols d'Argelès sur mer, 1939. Don Robine DARROZE/Fonds MOLNE_MMCR 148-7 © Collections du Mémorial du Camp de Rivesaltes.



Aquarelle de Lluís Molné. Réfugiés espagnols d'Argelès sur mer, 1939. Don Robine DARROZE /Fonds MOLNE_MMCR 148-16 © Collections du Mémorial du Camp de Rivesaltes.



Fusain de Ubaldo Izquierdo Carnajaval, Camp d'Argelès-sur-Mer. © ADPO Fonds M.A.D.O.N 25Fi8



Fusain de Ubaldo Izquierdo Carnajaval, Camp d'Argelès-sur-Mer. © ADPO Fonds M.A.D.O.N 25 Fi6

2• JOSEP BARTOLÍ ET LE DESSIN

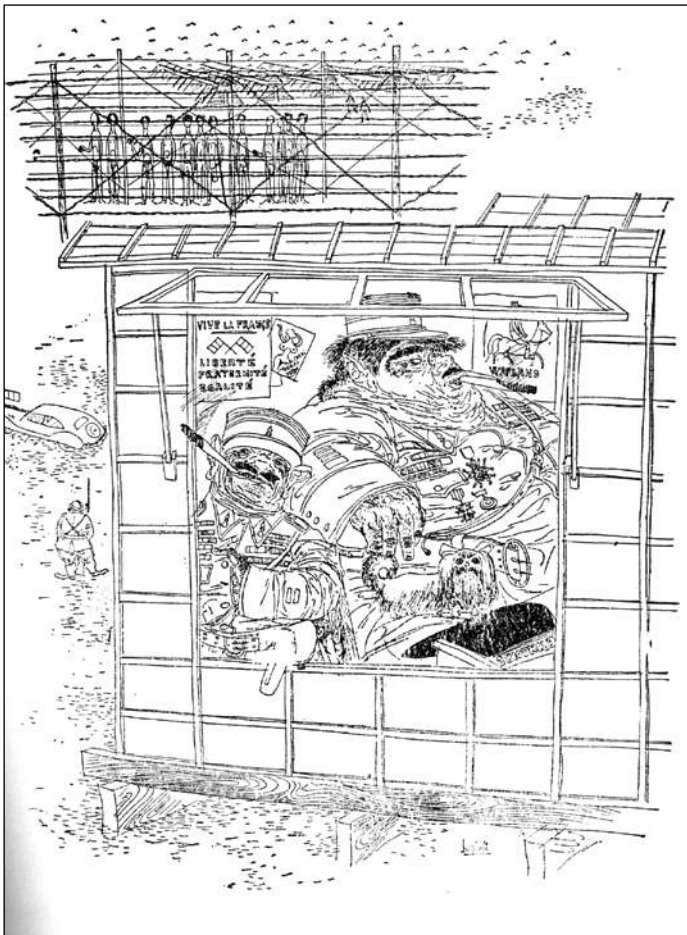
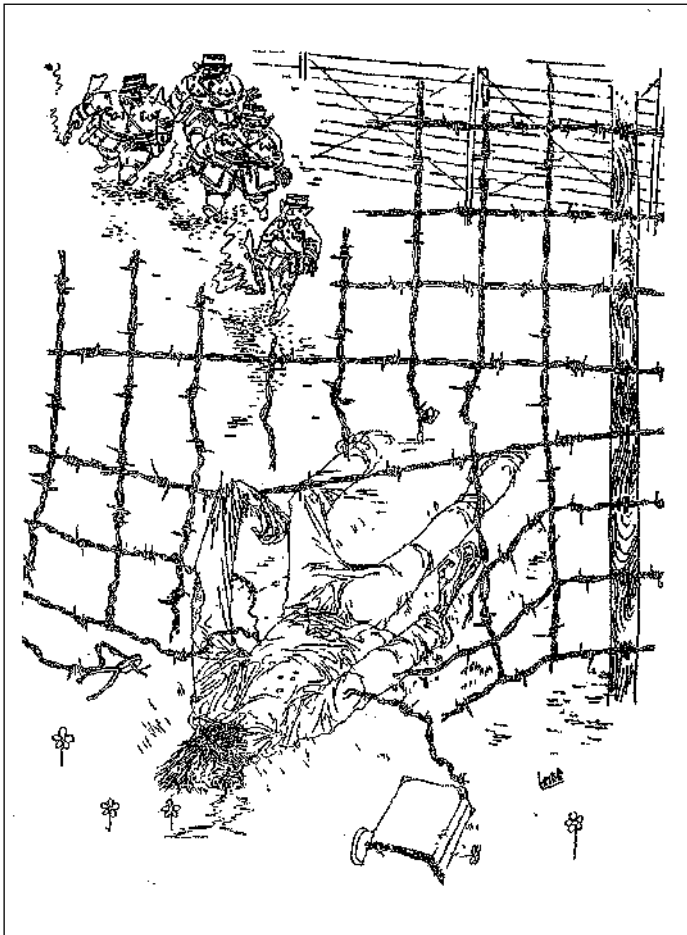
Pour Josep Bartolí, le dessin est un moyen de transmettre, de partager les souffrances, les dégradations physiques et psychiques, l'inanition de ces exilés dont il faisait partie. Tous les supports sont bons pour dessiner, peu importe où il se les procure, parce que dessiner est une nécessité. C'est s'exprimer pour ceux qui ne le peuvent, participer à la création de la mémoire collective, photographier la réalité, révéler au grand jour l'enfer quotidien et la vie des « indésirables ». Ses croquis témoignent avec rage de la triste réalité des camps de fortune. Quand il dessine, Josep est soutenu et caché par ses camarades.

Ce n'est qu'au Mexique qu'il réalise ses dessins, les composant de mémoire ou s'aidant des croquis réalisés en 1939. Puis lui vient l'idée de publier ses dessins dans un livre. « Je suis venu en Amérique seulement pour écrire mon livre. C'est un devoir que j'ai envers ces yeux vitreux de moribonds, qui tant de fois m'ont demandé de raconter pour qu'un jour on sache comment ils trouvèrent la mort dans ces baraques en bois pourri, sous la cruauté des gendarmes ».

Aidé de Narcís Molins Fabrega, il publie son ouvrage *Campos de concentración 1939-194...* , en 1944, dans lequel il livre un témoignage iconographique sans précédent, notamment des dessins descriptifs, des portraits de prisonniers, des ustensiles ou des jeux réalisés par les internés, des scènes évocatrices.

Ses dessins, principalement satirique, dénoncent les conditions de vie des exilés dans les camps, caricaturant les réfugiés comme les gendarmes. Les traits zoomorphes des geôliers soulignent leur caractère inhumain : cochons, chiens, chauves souris, mi-homme mi-animaux poilus et pourvus de queue de chien se disputent la cruauté. C'est la monstruosité la plus perverse qu'il dessine, la nature humaine dans tous ses travers. Les réfugiés quant à eux, deviennent de plus en plus frêles et perdent eux aussi peu à peu leur aspect humain.





3• LES DESSINS D'AUREL



Images du travail en cours de *Josep* © Les Films d'Ici Méditerranée



Images du travail en cours de Josep © Les Films d'Ici Méditerranée

THÈME 3

DES TÉMOIGNAGES À LA LITTÉRATURE

La question des déplacements forcés de populations et de l'exil républicain espagnol en 1939 peut être mise en résonance avec ceux d'aujourd'hui. Nous vous proposons un corpus de textes littéraires sur l'exil des migrants aujourd'hui, qui élargit le champ d'exploitation pédagogique pour les enseignants de lettres, mais aussi d'histoire-géographie.

LAURENT GAUDÉ

... Le Vittoria... Oui, il se souvenait. C'était le nom d'un navire qu'il avait intercepté au large des côtes italiennes. Un bateau rempli d'émigrants. Des centaines d'hommes et de femmes qui dérivait depuis trois jours.

Lorsque les marins italiens montèrent à bord, munis de puissantes lampes torches dont ils balayaient le pont, ils furent face à un amas d'hommes en péril, déshydratés, épuisés par le froid, la faim et les embruns. Il se souvenait encore de cette forêt de têtes immobiles. Les rescapés ne marquèrent aucune joie, aucune peur, aucun soulagement. Il n'y avait que le silence, entrecoupé parfois par le bruit des cordes qui dansaient au rythme du roulis. La misère était là, face à lui. Il se souvenait d'avoir essayé de les compter ou du moins de prendre la mesure de leur nombre, mais il n'y parvint pas. Il y en avait partout. Tous tournés vers lui. Avec ce même regard qui semblait dire qu'ils avaient déjà traversé trop de cauchemars pour pouvoir être sauvés tout à fait.

Ils firent monter à bord chacun d'entre eux. Cela prit du temps. Il fallut les aider à se lever. À marcher. Certains étaient trop faibles et nécessitaient qu'on les porte. Une fois à bord, ils distribuèrent des couvertures et des boissons chaudes. Ce jour-là, ils les sauvèrent d'une mort lente et certaine. Mais ces hommes et femmes étaient allés trop loin dans le dégoût et l'épuisement. Il n'y avait plus rien à fêter. Pas même leur sauvetage. Ils étaient au-delà de ça.

.....

Tout commençait à Beyrouth. Une fois son voyage payé, il avait fallu attendre que le bateau soit prêt. Les passeurs lui avaient dit qu'ils la recontacteraient et l'avaient laissée à la ville. Elle avait erré dans ces rues inconnues, des journées entières, pour tuer le temps. La faim et la fatigue la tenaient mais elle se concentrait sur son départ imminent et sur son fils – un petit garçon de onze mois qui pleurait dans la chaleur de ces jours sans fin. Combien de temps avait duré cette

attente ? Elle ne s'en souvenait plus. Il lui semblait que les heures passaient avec la lenteur des montagnes qui s'étirent.

Et puis un soir, enfin, elle fut amenée jusqu'au bateau. Une petite camionnette la déposa à l'extrémité d'un grand port de marchandises. Des groupes d'hommes attendaient sur le quai. Elle s'approcha. Le bateau lui sembla énorme. C'était une haute silhouette immobile, et cette taille imposante la rassura. Elle se dit que les passeurs avec qui elle avait traité devaient être sérieux et accoutumés à ces traversées, s'ils possédaient de tels bateaux.

On la fit attendre sur le quai, au pied du monstre endormi. Les camionnettes ne cessaient d'arriver. Il en venait de partout, déposant leur chargement humain et repartant dans la nuit. La foule croissait sans cesse. Tant de gens. Tant de silhouettes peureuses qui convergeaient vers ce quai. Des jeunes hommes pour la plupart. N'ayant pour seule richesse qu'une veste jetée sur le dos. Elle aperçut également quelques familles et d'autres enfants, comme le sien, emmitouflés dans de vieilles couvertures. Cela aussi la rassura. Elle n'était pas la seule mère. Elle trouverait de l'aide si elle en avait besoin.

Tout le monde parlait à voix basse. Les passeurs avaient donné des ordres. Il fallait se taire. Mais dans l'excitation du départ, les hommes ne pouvaient s'empêcher de murmurer. Des langues inconnues bruissaient dans la foule. Il y avait là de tout. Des irakiens, des afghans, des iraniens, des kurdes, des somalis. Tous impatients. Tous possédés par un étrange mélange de joie et d'inquiétude.

L'équipage était constitué d'une dizaine d'hommes, silencieux et pressés. Ce sont eux qui donnèrent le signal de l'embarquement. Les centaines d'ombres confluèrent alors vers la petite passerelle et le bateau s'ouvrit. Elle fut une des premières à embarquer. Elle s'installa sur le pont contre la rambarde et observa le lent chargement de ceux qui la suivaient. Ils ne tardèrent pas à être serrés les uns contre les autres. Le bateau ne semblait plus aussi vaste que lorsqu'elle était sur le quai. C'était maintenant un pont étroit piétiné par des centaines d'hommes et de femmes. Elle tenta de garder un peu de place pour son bébé mais les corps, autour d'elle, la pressaient sans cesse davantage. Cette incommodité ne la fit pas flancher. Elle se dit que cela ne durerait qu'une nuit ou deux. Que ce temps-là n'était rien dans une vie. Qu'elle se souviendrait bientôt de cette traversée comme d'une incroyable épopée. Qu'elle en parlerait en souriant lorsqu'elle serait installée de l'autre côté, à Rome, à Paris ou à Londres et que tout serait accompli.

Ils levèrent l'ancre au milieu de la nuit. La mer était calme. Les hommes, en sentant la carcasse du navire s'ébranler, reprirent courage. Ils partaient enfin. Le compte à rebours était enclenché. Dans quelques heures, vingt-quatre ou quarante-huit au pire, ils fouleraient le sol d'Europe. La vie allait enfin commencer. On rigolait à bord. Certains chantèrent les chants de leur pays. Elle ne se souvenait plus avec précision de cette première nuit de navire - ni de la journée qui suivit. Il faisait chaud. Ils étaient trop serrés. Elle avait faim. Son bébé pleurait. Mais ce n'était pas ce qui comptait. Elle se serait sentie capable de tenir des jours entiers ainsi. Le nouveau continent était au bout. Et la promesse qu'elle avait faite à son enfant de l'élever là-bas était à portée de main. Elle aurait tenu, vaille que vaille, pourvu qu'elle ait pu se raccrocher à l'idée qu'ils se rapprochaient, qu'ils ne cessaient, minute après minute, de se rapprocher. Mais il y eut ces cris poussés à l'aube du deuxième jour, ces cris qui renversèrent tout et marquèrent le début du

second voyage. De celui-là, elle se rappelait chaque instant. Depuis deux ans, elle le revivait sans cesse à chacune de ses nuits. De celui-là, elle n'était jamais revenue.

Les cris avaient été poussés par deux jeunes somalis. Ils s'étaient réveillés avant les autres et donnèrent l'alarme. L'équipage avait disparu. Ils avaient profité de la nuit pour abandonner le navire, à l'aide de l'unique canot de sauvetage. La panique s'empara très vite du bateau. Personne ne savait piloter un tel navire. Personne ne savait, non plus, où l'on se trouvait. À quelle distance de quelle côte? Ils se redirent compte avec désespoir qu'il n'y avait pas de réserve d'eau ni de nourriture. Que la radio ne marchait pas. Ils étaient pris au piège. Encerclés par l'immensité de la mer. Dérivant avec la lenteur de l'agonie. Un temps infini pouvait passer avant qu'un autre bateau ne les croise. Des visages, d'un coup, se fermèrent. On savait que si l'errance se prolongeait la mort serait monstrueuse. Elle les assoifferait. Elle les éteindrait. Elle les rendrait fous à se ruer les uns contre les autres.

Tout était devenu lent et cruel. Certains se lamentaient. D'autres suppliaient leur dieu. Les bébés ne cessaient de pleurer. Les mères n'avaient plus d'eau. Plus de force. Plus les heures passaient et plus les cris d'enfants faiblissaient d'intensité - par épuisement - jusqu'à cesser tout à fait. Les esprits sombrèrent dans une épaisse léthargie. Quelques bagarres éclatèrent, mais les corps étaient trop faibles pour s'affronter. Bientôt, ce ne fut plus que silence.

Le premier mort fut un irakien d'une vingtaine d'années. D'abord, personne ne sut que faire, puis les hommes décidèrent qu'il fallait jeter les morts à la mer. Pour faire de la place et éviter tout risque d'épidémie. Bientôt, ces corps plongés à l'eau furent de plus en plus nombreux. Ils passaient par-dessus bord les uns après les autres et chacun se demandait s'il ne serait pas le prochain. Elle serrait de plus en plus fortement son enfant dans ses bras, mais il semblait ne plus rien faire d'autre que dormir. Une femme, à côté d'elle, lui tendit une bouteille dans laquelle il restait quelques gouttes d'eau. Elle essaya de faire boire le nourrisson mais il ne réagit pas. Elle lui mouilla les lèvres mais les gouttes coulèrent le long de son menton. Elle sentait qu'il partait et qu'il fallait qu'elle se batte bec et ongles. Elle l'appela, le secoua, lui tapota les joues. Il finit par râler, distinctement. Un petit râle d'enfant. Elle n'entendait plus que cela. Au-dessus du brouhaha des hommes et du bruissement des vagues, le petit souffle rauque de son enfant lui faisait trembler les lèvres. Elle supplia. Elle gémit. Les heures passèrent. Toutes identiques. Sans bateau à l'horizon. Sans retour providentiel de l'équipage. Rien. La révolution lente et répétée du soleil les torturait et la soif les faisait halluciner.

Elle était incapable de dire quand il était mort. Elle était restée dans la même position pendant des heures, lui chantant des comptines, l'appelant par son nom, lui jurant qu'il s'en sortirait. Puis les gens qui l'entouraient lui avaient tapé sur l'épaule. Elle avait vu dans leur regard ce qu'ils pensaient. Elle avait hurlé de la laisser tranquille, de ne pas l'approcher, qu'elle allait le réveiller. Plus tard, ils avaient essayé à nouveau, répétant qu'il ne fallait pas garder de morts sur le bateau. De quoi parlaient-ils ? Ce n'était pas un mort qu'elle tenait dans ses bras, c'était son enfant. Elle ne comprenait pas. Et puis deux hommes étaient venus et l'avaient forcée. Ils l'avaient obligée à desserrer son emprise. Elle se défendit. Elle cracha et mordit. Mais ils étaient plus forts qu'elle.

Ils réussirent à lui prendre l'enfant et, sans un mot, le jetèrent par-dessus bord. Elle se souvenait encore du bruit horrible de ce corps aimé, embrassé, touchant l'eau.

Son esprit assommé ne pensa plus à rien. La fatigue l'envahit. À partir de cet instant, elle renonça. Elle se laissa glisser dans un coin, s'agrippa à la rambarde et ne bougea plus. Elle n'était plus consciente de rien. Elle dérivait avec le navire. Elle mourait, comme tant d'autres autour d'elle, et leurs souffles fatigués s'unissaient dans un grand râle continu.

Ils dérivèrent jusqu'à la troisième nuit. La frégate italienne les intercepta à quelques kilomètres de la côte des Pouilles. Au départ de Beyrouth, il y avait plus de cinq cents passagers à bord. Seuls trois-cent-quatre-vingt-six survécurent. Dont elle. Sans savoir pourquoi. Elle qui n'était ni plus forte, ni plus volontaire que les autres. Elle à qui il aurait semblé juste et naturel de mourir après l'agonie de son enfant. Elle qui ne voulait pas lâcher la rambarde parce que se lever, c'était quitter son enfant et elle ne le pouvait pas.

.....

-Est-ce que l'un de vous parle italien ou anglais ?

Le petit groupe d'émigrants se tenait les uns contre les autres, sur le pont, ne sachant plus que faire de leurs corps, ignorant s'ils avaient le droit d'aller et venir ou s'il fallait qu'ils se tiennent immobiles et tête basse, comme des prisonniers. Le commandant Salvatore Piracci contemplait ces hommes. Il n'y avait pas une seule femme, que des jeunes gens, et il lisait dans leurs regards un mélange de reconnaissance et de peur. Ils devaient s'imaginer qu'on allait maintenant les mettre à fond de cale. En les observant le commandant pensa : « Quel étrange métier... Nous sauvons des vies. Nous partons à la recherche d'hommes perdus qui se noieraient sans notre aide ou crèveraient de faim, des hommes qui nous espèrent de toute la force de leur vie et dès que nous les trouvons, chacun se regarde avec crainte. Ni embrassade, ni joie d'avoir été plus rapide que la mer. Nous cherchons des hommes sur les flots et dès que nous les trouvons, nous redevenons des policiers sévères. Aux arrêts. C'est cela qu'ils attendent. Que je les mette aux arrêts.... »

-Oui, moi.

Un jeune homme venait de faire un pas en avant, et en souriant timidement, avait répondu à la question : je parle anglais.

Le commandant l'observa. C'était un homme d'une trentaine d'années. On sentait dans ses yeux une certaine douceur. « Celui-là est père de famille, pensa Salvatore Piracci. Rien à voir avec les autres qui sont de jeunes chiots de vingt ans partis pour tenter leur chance, ou pour braver le sort et faire les fiers à leur retour. Celui-là, il est ingénieur ou médecin. Il est ici pour les siens. Parce qu'il enrage que rien ne soit possible chez lui. »

-Est-il exact qu'il y avait cinq barques ? demanda-t-il.

-Oui, monsieur.

-Avez-vous une idée d'où sont les trois autres ?

-Nous avons d'abord essayé de rester tous ensemble, expliqua l'homme, et il parlait un anglais fluide et sans fautes. Cela nous semblait plus sage. Tous ensemble. Nous pensions qu'il serait

plus facile de nous retrouver. Mais la mer a commencé à s'agiter et cela devenait de plus en plus difficile. Nous n'avions pas de corde pour attacher les canots les uns aux autres. Il y a d'abord eu une barque qui s'est détachée du groupe. Puis la mer est devenue vraiment mauvaise. Notre groupe a explosé. Deux d'un côté, deux de l'autre. Nous ne voyions plus rien. Les vagues faisaient des creux immenses. C'est un miracle que nous ayons pu rester côte à côte.

-C'était il y a combien de temps, demanda le commandant ?

-Deux heures, répondit l'homme en regardant sa montre.

-Merci, conclut le commandant Dîtes aux autres qu'il vaut mieux qu'ils rentrent à l'intérieur pour ne pas gêner la manœuvre. Mes hommes leur distribueront des couvertures.

.....

La mer se creusa à nouveau, mais cette fois avec fureur. Les mouvements de l'eau semblaient traduire de l'irritation. Les vagues venaient de plusieurs côtés à la fois, obéissant à deux maîtres différents qui se faisaient la guerre, le vent et les courants. La pluie grêlait la surface des eaux de mille petites verrues. Le commandant entreprit de baliser la zone mais, très vite, il s'avéra qu'on ne voyait rien dehors. Cela ne servait à rien de tendre l'oreille ou d'essayer de percer la nuit à l'œil nu. La mer avait décidé de redevenir opaque et brusque.

Les hommes rentrèrent les uns après les autres pour se sécher les cheveux et continuer leur traque en observant l'écran radar. Seul Salvatore Piracci resta sur le pont, bien accroché à la rambarde. Le visage fouetté par le vent et les trombes d'eau qui giclaient de tout côté. Il fixait l'immensité alentour, persuadé qu'une lumière viendrait trouer l'obscurité, qu'un chant, à nouveau, allait retentir. Il voulait les trouver. Chercher toute la nuit s'il le fallait, mais les trouver. Il ordonna à son second qui était sur la passerelle de faire retentir régulièrement la sirène. La frégate fendait les vagues. Des paquets d'écume venaient balayer le pont. La nuit était à nouveau complète et le ciel aboli. Il ne restait plus que ces grands mouvements d'oscillation qui faisaient danser les hommes sur une jambe puis sur l'autre, et la pluie qui martelait le monde avec fracas. De temps à autres, une longue sonnerie résonnait et à chaque fois, Salvatore Piracci espérait que quelque chose y réponde. Mais le vent emportait la note longue et l'étouffait dans les vagues ...

Le commandant était maintenant trempé. Cela faisait plus d'une heure qu'ils avançaient dans la nuit. Cela ne servait plus à rien. Il le savait. Ils ne trouveraient plus personne. Salvatore Piracci pensa aux hommes qui étaient sur ces trois barques manquantes. Au désespoir des derniers instants, lorsque l'embarcation chavira et qu'il n'y a personne pour voir la vie se débattre une dernière fois. Il pensa aux corps plongés dans l'eau, gesticulant un temps jusqu'à être gagnés par le froid et s'abandonner à l'immensité. Il les voyait disparaître de la surface puis continuer à flotter dans les courants sous-marins, comme de grands oiseaux, bras écartés et bouche ouverte, loin du tumulte de la surface. Combien d'hommes étaient en train de mourir ainsi cette nuit, sans cri, sans témoin, avec leur seule peur pour escorte ? Il contemplait la mer autour de lui et aurait aimé hurler. De toute sa force. Hurler pour que les mourants l'entendent au loin. Simplement cela. Qu'ils sachent que des hommes étaient là qui ne les trouveraient jamais ou qui arriveraient trop tard mais qui étaient partis à leur recherche. Qu'ils sachent qu'ils n'avaient pas été oubliés.

Alors il demanda de faire retentir la sirène en continu. Pour que les flots soient remplis de ce bruit. Les barques étaient peut-être là, à quelques centaines de mètres, et ils ne le sauraient jamais. Les corps noyés passaient peut-être à l'instant même sous la coque de la frégate. Le son long et continu de la sirène était comme un dernier salut. Pour dire qu'ils avaient tout fait pour les trouver et pour s'excuser de n'y être pas parvenus.

.....

-Qu'y a-t-il ? demanda Salvatore Piracci.

Le visage de l'homme exprimait la gêne. Le commandant pensa que cela ne présageait rien de bon. Il eut envie de rompre immédiatement cet entretien, en prétextant une urgence, mais n'en eut pas la force. L'autre ne parlait toujours pas.

-Que voulez-vous ? répéta Salvatore Piracci.

-Je voudrais vous demander quelque chose, murmura-t-il.

-Je vous écoute.

-Nous allons bientôt arriver en Italie, n'est-ce pas ?

-Dans l'île de Lampedusa, c'est exact.

-Et nous allons être emmenés par la police...

-Oui. Jusqu'à un centre de détention provisoire.

L'homme fit une pause. Il avait baissé la tête. Puis lentement, d'une voix plus grave il dit :

-Y aurait-il un moyen pour que...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Salvatore Piracci attendit puis lui demanda :

-Pour que quoi ?

-Pour que je ne débarque pas avec les autres, répondit l'interprète.

-Que voulez-vous dire ?

-Personne ne sait combien nous étions au départ. Personne ne sait combien sont morts en mer. Il aurait très bien pu se faire que je sois l'un d'entre eux. Cela a tenu à peu de chose. Un peu de chance, rien d'autre. Les policiers qui vont nous arrêter à Lampedusa n'attendent pas un nombre précis d'hommes. Ils viennent juste prendre ceux que vous livrerez. Qui se soucie d'un homme de plus ou de moins ?

-Que voulez-vous dire ? répéta le commandant qui commençait pourtant à très bien comprendre ce dont il s'agissait.

-J'ai de l'argent, reprit l'homme en le regardant cette fois droit dans les yeux. Pas beaucoup bien sûr, mais c'est tout ce que j'ai.

Et il sortit d'un coup de ses poches des liasses de petits billets sales et chiffonnés. Le commandant, à la vue de cet argent, fut horrifié.

-Rangez cela tout de suite, dit-il d'une voix sèche.

-Ce n'est pas beaucoup, reprit l'interprète, qui ne savait plus s'il avait commis une faute ou s'il devait poursuivre. C'est trop peu pour quelqu'un comme vous, je sais. Mais je n'ai pas plus.

-Ce n'est pas le problème, répondit le commandant.

L'homme alors s'enhardit. Il se fit violence pour parler sans détour :

-Je vous en prie, commandant. Il vous serait facile de me cacher dans le bateau, dit-il. Ici, par exemple, dans votre cabine. Ou n'importe où ailleurs. Je suis sûr que personne ne viendra fouiller. J'attendrai la nuit. Puis je descendrai. Vous ne me reverrez plus jamais. Je ne demande rien de plus. Juste cela. Ne me faites pas descendre avec les autres.

Le commandant avait le visage dur et fermé. Il serrait les mâchoires et le rouge lui était monté aux joues.

-Sortez, dit-il sèchement. C'est inutile de poursuivre cette conversation.

-Commandant, insista encore l'homme en lui agrippant le bras. Vous pouvez changer ma vie. Il suffit de...

-Je ne peux, pas, répondit le commandant en se dégageant.

L'homme alors baissa la tête. Il ne dit plus un mot et tourna les talons, laissant le commandant seul dans sa cabine. Salvatore Piracci entendit encore le bruit de ses pas dans l'escalier en fer et déjà il pensait :

« Il a raison. Je pourrais. Qu'est-ce qui m'en empêche ? Ce ne serait même pas difficile. Je l'enfermerais ici. Personne ne vient jamais dans ma cabine. Puis il disparaîtrait. Je pourrais. Faire basculer sa vie. Il l'a bien mérité. Il a échappé à la tempête. Tant d'autres sont morts ce soir. Qu'il en passe au moins un. Je pourrais. Oui. Mais alors pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? »

Il entendait encore le bruit des pas s'éloigner. Il se sentait harassé. C'est à cet instant que la sirène du navire fit trembler l'air. Il sursauta. Le port était en vue. Dans quelques instants, ils commenceraient les manoeuvres d'amarrage. Alors il frappa de toutes ses forces contre la petite table en bois de citronnier qui jouxtait sa couchette et remonta sur le pont d'un pas pressé, avec de la rage dans les yeux.

.....

« Oui, je pourrais encore, pensa à nouveau Salvatore Piracci. Il me suffirait de l'appeler. De là où ils sont, les policiers ne distinguent rien. Cela peut être fait en quelques secondes. Je l'appelle. Je le cache. Je le sauve. Et puis je le rends à sa vie. Pourquoi pas ? (.....)

Le choc de la coque contre les bouées accrochées au quai fit un bruit sourd. Les cordes crissèrent et se tendirent. La passerelle fut hissée. La frégate était maintenant comme un gros insecte entravé. Enfin, le moteur fut coupé. Cela sortit le commandant de ses pensées. Il entendit la voix de son second qui ordonnait aux clandestins de descendre. Les carabiniers, en bas, étaient prêts à les réceptionner. C'est alors que le commandant sortit de la passerelle et cria : « Non ! Attendez ! »

Le silence se fit. Les hommes de l'équipage tournèrent la tête et l'observèrent, attendant un ordre ou une explication. Les clandestins s'immobilisèrent, à mi-chemin sur l'escalier, craignant d'avoir fait quelque chose de répréhensible. Les carabiniers levèrent les yeux pour essayer d'apercevoir le visage de celui qui venait de hurler. Tous les regards convergèrent vers lui. Il resta un temps interdit, comprenant qu'il était trop tard. Il ne pouvait plus rien. Il avait hésité trop longtemps. Alors, d'un geste sec de la main, sans pouvoir dire une parole, il fit signe aux clandestins de continuer leur descente.

À l'instant où ils le firent, il eut le temps de croiser le regard de l'interprète. Un long regard noir

et douloureux qui disait sa rancune. Il aurait admis que Salvatore Piracci refuse sa proposition par principe, par idéologie. Mais il comprenait que le commandant était maintenant prêt à accepter. Il était simplement trop tard. Et cela était pire que tout, alors il cracha par terre, sans quitter des yeux le commandant. Il cracha sur sa lenteur et sur ses bons sentiments inutiles. Il cracha sur cet homme qui laissait les choses aller leur cours puis, l'instant d'après, le regrettait.

Laurent Gaudé, *Eldorado*, Actes Sud, 2006

MATHIAS ENARD

(...) Quand les manifestations se sont transformées en révolte, quand la révolte est devenue révolution, quand les premiers obus sont tombés sur des civils, quand la révolution s'est transformée en Armée libre, nous n'avons rien fait.

Nous savions pertinemment que la solution au « problème syrien », la réponse à la « question syrienne » passait par Moscou et Téhéran, et nous n'avons pas souhaité aller à Moscou et Téhéran.

Nous avons assuré soutenir les démocrates.

Nous avons menti.

Nous avons laissé mourir l'Armée libre et toutes les forces de la liberté.

Nous avons débattu du nombre de morts.

Nous avons débattu de lignes rouges, que nous avons placées, puis déplacées car nous n'étions pas sûrs qu'elles aient été réellement franchies.

Nous avons débattu de la couleur de la bave dans la bouche des cadavres.

Nous avons assuré soutenir les forces démocratiques.

Nous avons menti.

Nous avons convoqué des conférences dans des palais européens.

Où nous avons vu les cartes dans la main de l'Arabie saoudite, du Qatar et de la Turquie.

Nous avons continué à mentir.

Nous avons regardé les tentes fleurir en Turquie, en Jordanie, au Liban.

Chaque jour nous comptons les tentes.

Lassés de compter les corps mutilés nous nous sommes félicités de l'amélioration des conditions de vie des réfugiés.

Nous avons vu des hommes égorgés dans le désert sur lesquels nous n'avions pas compté.

Nous nous sommes indignés et notre indignation s'est transformée en bombes et en attaques aériennes.

Chaque jour nous débattons de l'efficacité de nos bombes.

Nous comptons les morts et les tentes.

Nous vendons des avions.

Nous apprenons des noms de villes, nous apprenons des noms de villes détruites aussitôt que nous les avons appris.

Nous mentons.

Nous sommes les géographes de la mort.

Les explorateurs de la destruction.

Nous sommes des concierges.

Des concierges à la porte de la tristesse.

Chaque jour on frappe à nos portes.

Nous comptons les coups contre nos portes.

L'un dit « cent mille personnes frappent à nos portes ».

L'autre dit « ils sont des millions, ils poussent ».

Ils poussent pour chier devant nos portes closes.

Nous sommes les concierges de la lâcheté.

Nous ne plions devant personne.

Nous sommes fiers de n'être personne.

Mathias Enard, « J'étais étranger vous ne m'avez pas accueilli », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

LYDIE SALVAYRE

Ma mère passa les Pyrénées le 8 février 1939, après trente jours de marche sous les bombes à travers la Catalogne dévastée.

Et ce passage décida de ma vie.

Ma mère naquit à Fatarella (provincia de Tarragona), suivit les cours de l'école catholique de La Sainte Apparition, fit chaque mois de novembre la cueillette d'olives, le dos rompu, fêta son quinzième anniversaire au début de la guerre civile et, devant la progression des forces franquistes sur le front de l'Èbre, quitta son village dans les larmes, en janvier 1939.

Après le franchissement de la frontière franco-espagnole et des séjours inoubliables dans divers camps d'internement, ma jeune mère de 17 ans, désespérée, perdue, malheureuse dans son nouveau pays dont elle ne savait rien, commença par s'exprimer avec les mains, puis apprit par cœur les paroles de Y'a d'la joie car elle aimait chanter, et inventa comme elle le put la langue avec laquelle elle m'apprit à parler. J'ai aujourd'hui la secrète conviction que cette langue bricolée, hybride et rendue inventive par pure nécessité, cette langue qui traversait les frontières au mépris des lois de la grammaire, de la syntaxe et du vocabulaire en faisant fleurir néologismes, barbarismes, solécismes, mots-valises, faux amis et autres copulations langagières, j'ai la secrète conviction, disais-je, que cette langue enfantée par ma mère m'amena dès l'enfance à accorder aux mots une attention aiguë qui deviendrait très vite une passion, et me ferait, bien plus tard, écrivain.

Est-il nécessaire de dire que ma mère paya cher cette vie d'exilée, qui lui fit abandonner une maison aimée entourée d'oliviers, des parents paysans solides comme chênes, une sœur aînée prénommée Teresa, des rêves à paillettes et mille choses encore que j'ignore. En France, le hasard la fit échouer dans un village du Sud Ouest, où elle gagna sa vie en faisant des travaux de couture, chanta jusqu'à s'en étourdir les chansons de Carlos Gardel (et notamment Volver qui signifie Revenir), et se vécut jusqu'à la fin comme l'étrangère du village qui parlait, disait-on, comme une vache espagnole.

Mais elle qui avait grandi dans une famille qui ne s'était jamais aventurée plus loin que la ville de Reus distante de son village de 30 kilomètres, elle qui ne connaissait rien du monde et de ses usages, elle qui s'apprêtait à mener la même vie que sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère, ponctuée des mêmes gestes et des mêmes routines, elle que rien ne destinait à des savoirs luxueux (car apprendre une langue étrangère, à Fatarella, était un privilège réservé aux enfants de riches), apprit, dans sa vie traversière, à s'exprimer dans un idiome qui empruntait, luxueusement, au français et à l'espagnol, un idiome complétant l'autre, chamboulant l'autre, suppléant l'autre, ravivant l'autre, libérant l'autre, distrayant l'autre, poétisant l'autre, dévergondant l'autre, espagnolisant l'autre, ou le faisant trébucher, rien que pour jouer. Et réciproquement.

Cette langue, je l'appelle le fragnol.

Et j'en veux faire ici l'éloge.

Car, dans un monde où nous sommes parlés plus que nous ne parlons (parlés par la télévision, par la publicité, par l'opinion, par tous ces abrutissoirs qui sont plus nombreux que les mouches), cette langue bâtarde, mixte, mezzclée aurait dit ma mère, cette langue sonne de façon absolument singulière.

Car en sonnant de façon absolument singulière, en donnant à tout ce qu'elle dit un accent inédit, elle affirme du même coup sa résistance au parler majoritaire.

Car en venant secouer l'hégémonie du parler majoritaire véhiculé par les voix officielles, je veux dire du français lisse, propre et insipide, du français parfaitement moyen, parfaitement morne, et parfaitement mort, du français convenu, sans surprises ni audaces, qui voudrait passer pour le seul légitime.

Car c'est une langue qui réjouit, qui prend des libertés, je l'ai dit, avec la langue dominante, mais gaiement, mais en faisant des pieds de nez, mais en tirant la langue. Une langue que Rabelais et Céline auraient aimée, je crois : espiègle, joyeuse, et « menant souvent à la rigolade ». Une langue qui nous réconcilie avec le goût du jeu (depuis que le principe ludique rabelaisien s'est trouvé méprisé et trahi par le classicisme, épris de clarté, de juste mesure et d'ordre, il faudrait développer mais je manque d'espace).

Une langue qui, par sa malice et ses incorrections, vient dissiper le drapé, le sérieux, la solennité du bien-dire, et déplisser les fronts les plus renfrognés.

Une langue qui introduit dans chaque phrase une pincée de sel y una pizca de pimienta.

Une langue qui chaque jour s'invente et s'élucubre, qui défixe les mots, des décloque de leur bois, les détourne du sens dont ils sont prisonniers, une langue qui défait, à pic nommé, les expressions toutes faites, qui ouvre des issues et fait passer de l'air.

Une langue éloignée de tout principe hiérarchique, mots savants et grossiers aimés d'un même cœur, je t'en foudrais si j'ose dire.

Une langue qui confirme ce que Carlo Emilio Gadda, mon admiré, ne cessa de rappeler, à savoir que la langue se régénère toujours dans la rue, par le peuple, par le génie linguistique du peuple, et non par l'académisme culturel et littéraire qui s'emploie à la codifier. Une langue impure, extrêmement, et qui, mine de rien, fait entrer de l'autre, fait entrer de l'Espagne, fait entrer des espagnes, fait entrer des autrement-dire, et peut-être, du même coup, des autrement-penser, on s'élargit, on respire.

Une langue qui réalise le fameux bond hors du rang des meurtriers, les meurtriers ici n'étant munis ni de coutelas ni de haches à refendre, mais armés de stéréotypes et animés du souci gendarmesque de purifier, de règlementer, de normaliser la langue et de la mettre au pas, fixe.

Une langue qui porte en elle une part d'opacité, dans une société que l'univers communicationnaire voudrait transparente comme l'eau. La transparence, aurait dit ma mère, est le cadeau de mes soucis.

Bref, une langue vivante, vivante, vivante et qui me sert constamment d'exemple.

Lydie Salvayre, « Défense et illustration du fragnol », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

LAURENT GAUDÉ

Regardez-les, ces hommes et ces femmes qui marchent dans la nuit.
Ils avancent en colonne, sur une route qui leur esquinte la vie.
Ils ont le dos voûté par la peur d'être pris
Et dans leur tête,
Toujours,
Le brouhaha des pays incendiés.
Ils n'ont pas mis encore assez de distance entre eux et la terreur.
Ils entendent encore les coups frappés à leur porte
Se souviennent des sursauts dans la nuit.
Regardez-les.
Colonne fragile d'hommes et de femmes.
Qui avance aux aguets,
Ils savent que tout est danger.
Les minutes passent mais les routes sont longues.
Les heures sont des jours et les jours des semaines.
Les rapaces les épient, nombreux.
Et leur tombent dessus.
Aux carrefours.
Ils les dépouillent de leurs nippes,
Leur soutirent leurs derniers billets.
Ils leur disent : « Encore ! »,
Et ils donnent encore.
Ils leur disent : « Plus ! »
Et ils lèvent les yeux ne sachant plus que donner.
Misère et guenilles,
Enfants accrochés au bras qui refusent de parler,
Vieux parents ralentissant l'allure,
Qui laissent traîner derrière eux les mots d'une langue qu'ils seront contraints d'oublier.
Ils avancent,
Malgré tout,
Persévèrent.
Parce qu'ils sont têtus.
Et un jour enfin,
Dans une gare,
Sur une grève,
Au bord d'une de nos routes,
Ils apparaissent.

Honte à ceux qui ne voient que guenilles.
Regardez bien.
Ils portent la lumière
De ceux qui luttent pour leur vie.

Et les dieux (s'il en existe encore),

Les habitent.

Alors dans la nuit,

D'un coup, il apparaît que nous avons de la chance

Si c'est vers nous qu'ils s'avancent.

La colonne s'approche,

Et ce qu'elle désigne en silence,

C'est l'endroit où la vie vaut d'être vécue.

Il y a des mots que nous apprendrons de leur bouche,

Des joies que nous trouverons dans leurs yeux.

Regardez-les.

Ils ne nous prennent rien.

Lorsqu'ils ouvrent les mains,

Ce n'est pas pour supplier,

C'est pour nous offrir

Le rêve d'Europe

Que nous avons oublié.

Laurent Gaudé, « Regardez-les », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

ALAIN MABANCKOU

Je vis dans le 18ème arrondissement, non loin d'un centre « d'accueil des étrangers ».

Le matin, en sortant de notre immeuble, je les trouve là, faisant la queue.

Le soir, en rentrant, ils sont toujours là.

Certains ont les visages des gens de chez moi ; sans doute des cousins lointains, qui sait ? Dans leur regard je sens qu'ils envient ma liberté d'entrer, de sortir du bâtiment à n'importe quelle heure.

Quand ils me demandent une cigarette, je sais que c'est un moyen pour eux d'entamer la conversation.

Et puis, un jour, je suis tombé sur l'un d'eux qui parlait ma langue, le lingala. Il n'était pas congolais, mais angolais.

-Réfugié ? lui demandai-je.

-Ah non, migrant ! hurla-t-il presque.

-Et c'est quoi la différence ? rétorquai-je .

-Eh bien, je préfère aujourd'hui être qualifié de migrant parce qu'au moins je suis dans l'actualité et on règlera peut-être mon problème...

-Et réfugié, alors ? insistai-je.

-C'est la même chose ! On quitte tous notre pays ! Mon grand-frère était immigré, mon oncle réfugié, et moi je suis migrant... Toi-même, c'est pas parce que tu as eu plus de chance que moi que tu oublierais ça : le séjour d'un tronc d'arbre dans la rivière ne le transformera jamais en crocodile !

Oui, il avait raison, ce « cousin » du 18ème.

Je suis migrant dans une certaine mesure. Cette terre de France n'est pas mon lieu de naissance. Cela a-t-il vraiment de l'importance ?

La France ? Je sais ce que je lui dois, mais ce qu'elle me doit est certainement au-dessus de ses moyens. Il suffit que je lui rappelle que je suis le descendant des tirailleurs sénégalais. Que je suis du Congo Brazzaville et que mon pays a reçu des « migrants » venus de cette Europe plongée dans le chaos du nazisme. Que Brazzaville, la capitale de mon pays, a été celle de la France libre dans les années 40. Que si par hasard on visitait ma terre d'origine, on serait surpris de trouver les avenues du général de Gaulle, du Maréchal Leclerc, etc. Qu'il y a encore à Brazzaville, la « Case de Gaulle », lieu de résidence de l'ambassadeur de France au Congo. Que nous n'avons jamais failli à notre sens de l'hospitalité. Que nous ne nous sommes jamais laissé tenter par l'ingratitude. Qu'aujourd'hui mon pays d'origine reste la source, le lieu de mon apaisement tandis que la France est le pays adoptif. Que l'Amérique, où je vis désormais, me permet en réalité d'aimer encore le Congo et la France. Que je ne peux m'accomplir qu'à travers cette identité tricontinentale – Afrique, Europe, Amérique - comme un triangle qui rappelle curieusement le commerce le plus funeste subi par ceux qui ont la même couleur que moi. Sauf qu'aujourd'hui, je ne suis pas un homme de couleur en colère, mais tout simplement un être humain indigné par le spectacle insipide que nous offrent ces grandes puissances qui larguent des manuels de natation à des populations en train de se noyer...

Alain Mabanckou - « Oui, je suis un migrant... », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

PHILIPPE TORRETON

Partir en peur, en larmes sous les armes, le sang partout, par terre, les ruines de son pays, regarder son quartier déchiré dans le rétroviseur brisé, partir parce qu'on est juif, chiite, chrétien ou sunnite, partir parce qu'on n'est ni juif ni chiite ni sunnite ni chrétien, parce que les bombes tombent, parce qu'on ne sait plus qui vous en veut à mourir, parce qu'on ne sait plus qui voudrait de vous à en vivre.

Partir et sauver ce qui reste d'une famille, pour garder les photos vivantes. Partir et payer le prix fort au passeur, prier pour que ça passe aux frontières, payer le gilet, le téléphone et payer encore de sa personne, et garder précieusement des yeux pour pleurer.

Partir en mer et se maudire dans les larmes de sa fille, se noyer dans le silence de sa femme, en être arrivé là, et boire sa honte de ne pas avoir su offrir aux siens un monde tranquille, et être là, à bout de mer, au raz des peurs, à fleur de nerfs, resserrer les brassières, vérifier le téléphone, écouter les bruits du moteur, prier tous les dieux de la terre, prier et payer, payer de ses pieds lorsque la terre ferme commence.

Partir sur une route inconnue, partir par là parce qu'il paraît que c'est par là, partir et revenir sur ses pas blessés, parce que c'était pas par là ou plus par là, parce qu'on ne sait pas, repartir parce que par là-bas il y a maintenant des barbelés, là où on pouvait passer on ne passe plus, il va falloir expliquer aux siens qui pleurent, aux siens qui ne parlent plus, que la terre d'accueil promise est finie, ce sera plus loin, ce sera plus long encore plus long, nous accueillir est compliqué, combien, ils en discutent, ils parlent quotas, pas d'accord entre eux, accueillir les comme eux, ceux qu'ont le même dieu, ceux qui leur seront utiles à un quelque chose, accueillir les plus riches, les instruits, les qu'ont quelque chose à leur donner, avons-nous quelque chose à leur donner, sommes-nous utiles à quelque chose, avons-nous de quoi passer, avons-nous de quoi être accueillis, dans les trains, qui devraient partir pour une terre de repos, mais c'est rude aux pieds des trains, on tape pour qu'on ne monte pas, avant sur ces mêmes terres on tapait au pied des trains des gens qui ne voulaient pas partir, l'accueil est casqué, l'accueil est musclé, bondé, saturé de comme nous qui veulent se poser, l'accueil baisse les bras là où il les ouvrait, l'accueil s'emmêle dans la politique, l'accueil se prend les pieds dans les invectives des fascistes, l'accueil n'a pas confiance en lui, nous faisons réagir, notre nombre, notre religion et cette odeur de mort qui nous suit, ça fait réagir, cette foule que je suis, cette foule qui me suit, cette foule que j'ai suivi fait réagir, des clôtures en barbelés bâties en hâte par de la main-d'œuvre emprisonnée en tenue grise comme les souvenirs, ça fait réagir, un petit dormeur la tête dans la mer qui barbote dans sa mort, ça fait réagir, mais pour combien de temps encore, combien d'enfants. Combien de morts pour que vous compreniez que cette guerre que l'on fuit est la vôtre, que ces gens qui fuient c'est vous.

Philippe Torretton, « Partir », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

PHILIPPE CLAUDEL

On peut s'asseoir à côté de vous ? Je vous en prie. Qu'est-ce que vous faites ? On attend. Vous attendez quoi ? Les migrants. Les migrants ? Oui. Des oiseaux ? Non. Des femmes. Des hommes. Des enfants. Ah ? Et ils viennent d'où ? De là-bas. On ne voit rien. Là-bas. En face. Loin. Vraiment loin ? Aucune idée. De l'autre côté en tout cas. Ils arrivent quand ? Ils n'ont pas d'horaires. C'est embêtant. Assez. Vous restez là des heures ? Des heures. Sans savoir ? Sans savoir. Quelquefois on perd notre temps. Aucun n'apparaît. Dommage. Mais c'est rare. Curieux ce manque d'organisation de nos jours. Oui. Et ils viennent faire quoi ? Ils fuient. Ils fuient quoi ? La guerre. La faim. La misère. Des choses comme ça. Classique. Oui. Classique. Pourquoi venir ici ? Sans doute pensent-ils que c'est mieux que là-bas. Les pauvres. Comme vous dites. Et quand vous en apercevez, qu'est-ce que vous faites ? Rien. Rien ? Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Il y en a tellement. On ne peut pas les aider tous. Alors pourquoi aider les uns et pas les autres ? Ce ne serait pas juste. Autant n'aider personne. Par souci d'équité. Et puis ma femme ne sait pas nager. Et moi je ne suis pas un as non plus. Et eux ils savent ? Qui ? Les migrants. Savent quoi ? Nager ? Pas vraiment. Ils flottent plus qu'ils ne nagent. Et quand ils flottent, ils sont souvent bleus et raides. Assez morts en somme ? Bien morts même. Pas très ragoûtant quand on pense que c'est une plage. Oui. Où les gens se baignent l'été. Pas ici. Pourquoi ? Vous n'avez pas vu le panneau Baignade interdite ? C'est très dangereux. Il y a des courants. Ils ne le savent pas ? Comment voulez-vous qu'ils le sachent ? Il y a le panneau. On ne peut le voir que de la plage. En effet. Et si on le tournait vers eux ? C'est-à-dire ? vers le large. Vous pouvez toujours essayer. Vous n'avez pas l'air convaincu ? Il faudrait déjà qu'ils sachent lire. Ils ne savent pas ? Aucune idée. Ils nous ressemblent ? Pas tout à fait. Comment ça pas tout à fait ? Ils sont plus maigres. Et puis ils ont des yeux. Des yeux ? Des yeux différents. Intenses. Fiévreux. Tourmentés. Un peu fous. Ils sont fous ? Non. Enfin si. Pour entreprendre une pareille traversée. Tout de même. Oui. Ce qui est beau c'est de les voir apparaître à l'horizon. Debout. Tous. Sur de maigres embarcations. Serrés les uns contre les autres. On dirait qu'ils marchent sur l'eau. Comme le Christ. Le bateau disparaît sous leur poids. Il est toujours à deux doigts de couler. Et il coule ? parfois oui. Parfois non. Pas toujours. Quand ça coule, ça coule vite. La mer les avale comme une grande bouche. Et puis plus rien. Ne restent plus que les vagues. Un peu frustrant ? Je ne dirais pas cela.. C'est un autre spectacle. Certains abordent ? Certains. Vous leur parlez ? On n'en connaît aucun. Et puis il y a la barrière de la langue. On ne parle pas leur langue et eux ne parlent pas la nôtre. Vous leur avez demandé ? Non, mais ça se voit. De toutes façons ils claquent tellement des dents qu'ils seraient incapables d'articuler un seul mot. Et ce qu'ils veulent, c'est manger, boire, dormir sous un toit, pas commencer par une conversation. Vous leur donnez cela ? Non. C'est petit chez nous. On ne roule pas sur l'or. La vie est chère, vous le savez bien. D'ailleurs s'ils avaient une idée du coût de la vie ici, ils ne viendraient jamais. Mais une fois qu'ils sont là, ils y restent. Ils ne partent plus. Ils le voudraient ? On ne sait pas. Et qu'est-ce que vous faites alors après ? Après quoi ? Après les avoir vus. On rentre. Vous rentrez, comme ça ? Oui, on rentre. C'est tout ? C'est tout. Mais pourquoi vous venez ici alors ? Pour passer le temps. Pour les voir en vrai. À la télévision c'est différent. Ils paraissent plus grands. Alors qu'en vérité ils sont tout petits. Et puis ils font moins peur en vrai. On repart rassurés. Quand on ne sait pas, on se fait des idées. En les voyant on constate qu'ils sont totalement inoffensifs. Tenez. En parlant du loup. Vous voyez là-bas ? Où ? Là-bas, au bout de mon doigt. Non, je ne vois rien. Mais si,

là-bas, suivez mon doigt, tout au bout de mon doigt, vers l'angle, en haut de la grande vague. Les débris de bois ? Ce ne sont pas des débris.

Vous en êtes sûr ? Certain. Faîtes-moi confiance. Je commence à avoir l'habitude. Ce sont des migrants. Ça, des migrants ? Des migrants. Je les aurais crus plus grands. Qu'est-ce que je vous avais dit ? Et ils vont accoster ? S'ils ne coulent pas, oui. Vous pensez qu'ils peuvent couler ? Il y a des chances. Vous avez vu la mer ? Non. Elle se forme. Se forme ? Elle grossit. Les vagues. Elles se creusent. Pas bon. Pas bon du tout. On va peut-être rentrer d'ailleurs. Regardez le ciel. Tous ces nuages. Pas envie de nous faire tremper. Vous n'attendez pas de savoir s'ils vont couler ou attendre le rivage ? Non. Le suspense n'est pas de taille. Et on en a assez vu pour aujourd'hui. On reviendra demain. Demain ? Il y en aura d'autres. Ne vous tracassez pas. Vous croyez ? Garanti. Alors bonne soirée. Bonne soirée. À demain, si vous permettez ? Vous êtes le bienvenu : la plage est à tout le monde. Tous ces nuages. Pas envie de nous faire tremper. Vous n'attendez pas de savoir s'ils vont couler ou attendre le rivage ? Non. Le suspense n'est pas de taille. Et on en a assez vu pour aujourd'hui. On reviendra demain. Demain ? Il y en aura d'autres. Ne vous tracassez pas. Vous croyez ? Garanti. Alors bonne soirée. Bonne soirée. À demain, si vous permettez ? Vous êtes le bienvenu : la plage est à tout le monde.

Philippe Claudel, « Baignade interdite », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

4.

LES PROPOSITIONS D'ACCOMPAGNEMENT PÉDAGOGIQUES

L'équipe de médiation du Mémorial en lien avec les enseignants de son service éducatif, vous propose différents accompagnements dans vos projets pédagogiques.

I. LES VISITES ACCOMPAGNÉES

Vos visites accompagnées du Mémorial peuvent faire l'objet de présentations particulières à partir du dossier pédagogique et des documents qu'il présente :

- le contexte historique de la guerre d'Espagne et l'exil républicain espagnol : idéologies en présence lors du conflit, non-intervention des puissances européennes, brigades internationales, conditions de l'exil, etc.
- la vie quotidienne dans les camps: enfermement, hygiène, promiscuité, faim et froid, séparation des familles, pratiques culturelles et religieuses, etc.
- les extraits de témoignages : récit des expériences vécues, du déracinement, du voyage
- les articles de presse de l'époque: représentations des réfugiés, positionnements idéologiques face à la présence de républicains espagnols sur le territoire français et sur les conditions de leur internement dans les camps, discours d'ostracisation, etc.

L'équipe de médiation est à votre disposition pour vous rencontrer et construire avec vous les contenus de ces visites en fonction des projets que vous voulez mener avec vos classes.

Les enseignants du service éducatif sont à votre écoute pour vous accompagner dans les développements pédagogiques de vos projets.

II. LES ATELIERS

Vos visites accompagnées peuvent également faire l'objet d'ateliers spécifiques sur les pistes pédagogiques proposées. Ces ateliers durent 2 heures et sont animés par l'équipe de médiation.

1. PHOTOS HISTORIQUES ET DESSINS DE JOSEP BARTOLÍ

Cet atelier peut se faire au Mémorial. Cependant, il est préférable de le réaliser sur les plages d'Argelès, de Saint-Cyprien ou du Barcarès, lieux d'emplacement des anciens camps des plages des Pyrénées-Orientales. Il consiste dans un premier temps à faire découvrir aux élèves des photographies d'archives des camps des plages en 1939 pour évoquer les conditions de vie des exilés espagnols, puis à faire découvrir des dessins de Bartoli pour mettre en perspective la réalité historique avec l'interprétation qu'en fait le dessinateur.

La classe est divisée en petits groupes. Les élèves doivent, après réflexion, restituer le contenu et le symbolisme d'une photo historique ainsi que d'un dessin de Bartoli devant toute la classe, pour leur permettre de comprendre et de réfléchir sur la thématique de l'exil espagnol en France et l'internement administratif dans les camps français, à partir du photo-journalisme et de l'art.

Durée : 2 heures

2. L'ART SUR LES RÉFUGIÉS DU XXI SIÈCLE ET L'ART DE JOSEP BARTOLÍ

Cet atelier a pour objectif de faire réfléchir les élèves sur les similitudes et les différences entre les conditions de vie des réfugiés du XX^e siècle et aujourd'hui. Cela se fait à partir de comparaisons entre des œuvres d'art sur les réfugiés des conflits actuels (Syrie, Palestine, Afghanistan, Venezuela...) réalisées par des artistes contemporains et les dessins de Josep Bartolí sur l'exil républicain.

La première partie de l'atelier est consacrée à l'analyse de l'évolution juridique et politique du terme « réfugié » entre l'époque de la *Retirada* (1939) et l'actualité (Convention de 1951 relative au statut de réfugiés, création de l'Agence des Nations Unies pour les Réfugiés -UNHCR-, le protocole du 1967...), et à l'analyse de l'évolution ou de la persistance des préjugés vers les réfugiés.

Dans une deuxième partie les élèves sont divisés en petits groupes. Chacun d'entre eux doit analyser une œuvre d'art actuelle et un dessin de Bartolí, et les comparer en cherchant les similitudes et les différences, puis présenter un petit exposé oral sur les œuvres analysées à toute la classe

Durée : 2 heures

3. LES DESSINS DE BARTOLÍ ET LES TÉMOIGNAGES DE L'EXIL RÉPUBLICAIN

Cet atelier permet d'étudier la mémoire de la Guerre d'Espagne et de l'exil républicain à partir des dessins de Josep Bartolí et des témoignages présentés dans l'exposition permanente du Mémorial du Camp de Rivesaltes.

Pendant la première partie de l'atelier les élèves constituent différents groupes. Ensuite ils écoutent les témoignages des personnes passées par le camp et notent les conditions de vie qu'ils ont subies pendant leur exode et leur internement dans les camps français. Ensuite, les élèves comparent ces récits avec une sélection de dessins de Josep Bartolí, et en étudient les similitudes et les différences pour réfléchir sur l'utilité de l'art comme outil de résistance et de témoignage.

Enfin, une réflexion collective est menée pour que les élèves réalisent leurs propres dessins sur des éléments de la société contemporaine qu'ils souhaitent dénoncer.

Durée : 2 heures

4. LE DESSIN COMME OUTIL POUR COMPRENDRE LA GUERRE D'ESPAGNE

Cet atelier permet aux élèves d'approfondir leurs connaissances sur la Guerre d'Espagne et les parties en conflit (rebelles nationalistes vs. Républicains), et de réfléchir aux conséquences de la victoire des franquistes sur l'Histoire de l'Espagne à partir de la bande dessinée *La Guerre Civile Espagnole* de Paul Preston (historien britannique reconnu spécialiste de la Guerre Civile Espagnole et la dictature franquiste) et des dessins de Josep Bartolí.

Dans un premier temps, les élèves regardent un petit film de 10 minutes sur la Guerre d'Espagne et la Retirada, et échangent avec le médiateur sur ce qu'ils ont vu.

Dans un deuxième temps, les élèves se divisent en 4 groupes (5-6 élèves maximum) et travaillent à partir des planches des BD, de documents historiques et des dessins de Josep Bartolí sur une thématique spécifique liée à la Guerre d'Espagne et la Retirada (du coup d'état à la Guerre Civile, une guerre internationale : l'intervention étrangère à la guerre d'Espagne, le déroulement de la Guerre d'Espagne et la défaite de la République et la fin de la guerre, l'exil républicain et la dictature de Franco).

Enfin, chaque groupe présente un exposé oral sur le sujet travaillé en s'appuyant sur la BD et les documents utilisés, pour rendre compte de leur vision générale de la Guerre d'Espagne, de ses origines à ses conséquences, à travers la bande dessinée et les dessins de Josep Bartolí.

Durée : 2h30 heures

4. LISTE TECHNIQUE ET CRÉDITS

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur et directeur artistique	Aurel
Scénariste	Jean-Louis Milesi
Musique originale	Sílvia Pérez Cruz
Réalisateur Technique	Frédéric Chaillou
1 ^{er} Assistant-Réalisateur	Juan Carlos Concha Riveros
Montage	Thomas Belair
Mixage	Nils Fauth
Producteur Délégué	Serge Lalou
Co-Producteur	Jordi B. Oliva
Productrice Exécutive	Catherine Estèves
Directeur de Production	Ulrik Frémont
Studios d'animation coproducteurs	Les Films du Poisson Rouge, Lunanime, Promenons-nous dans les bois, Tchack, Les Fées Spéciales, In Efecto Les Films d'Ici, Upside Films, Guilhem Pratz, Juan Carlos Concha Riveros
Producteurs Associés	Dulac Distribution
Distribution	

Avec le soutien de la Fondation Gan pour le Cinéma

Conception : Mai-Linh Nguyen et Charles Hembert

Graphisme : Emma Boutboul

